

Le Monde

idées

NOUVELLE DROITE

Le GRECE et la révolution du XXI^e siècle

par PIERRE VIAL (*)

AINS, depuis deux mois, voici le GRECE (Groupe pour la civilisation européenne) éclairé par les projecteurs de l'actualité journalistique. Nous aurions normalement tout lieu de nous féliciter, puisque notre objectif, depuis dix ans, est de provoquer un stimulant débat d'idées qui brise les contournements intellectuels de droite comme de gauche. Mais de débat d'idées, point. Seulement des invectives, des excommunications ou — ce qui est pire — une déformation systématique des idées défendues par le GRECE. Aussi est-il nécessaire de rappeler quelques vérités élémentaires, destinées à ceux qui voudront bien mettre entre parenthèses les « priorités idéologiques » et entrer le dialogue avec nous.

1) La GRECE n'a et ne veut avoir aucun objectif politique. Il ne se sent concerné, ni de près ni de loin, par les agissements, manœuvres et intrigues du monde de la politique politicienne, dont les perspectives, dans la majorité comme dans l'opposition, sont purement électoralistes. La politique n'est pas l'affaire du GRECE. Il entend se placer à un autre niveau, plus fondamental. « Société de pensée à vocation intellectuelle », ainsi que le définissent ses statuts, le GRECE entend œuvrer sur le terrain métapolitique, seul déterminant dans la mesure où s'y élaborent les mentalités collectives, et donc le consensus populaire.

Prenons une comparaison qui va faire bondir les dinosaures de la vieille droite : comme cette société de pensée qu'est la franc-maçonnerie a préparé les esprits à la révolution de 1789, la société de pensée qu'est le GRECE entend préparer les esprits à la révolution du vingt et unième siècle, qui sera un mariage spirituel de la plus ancienne et la technologie la plus progressiste.

L'étiquette « nouvelle droite », chargée par définition de connotations politiques, convient donc fort mal aux préoccupations du GRECE. Mais on ne peut, en France, échapper aux étiquettes et au langage traditionnel droite-gauche. Puisque nous refusons les fauconneries, définissons donc l'action du GRECE comme l'élaboration d'une « nouvelle culture de droite », en ajoutant immédiatement, cependant, que sur bien des points cette « nouvelle culture de droite » se sent plus proche d'une nouvelle gauche que de la vieille droite.

2) La GRECE est opposé à toute forme de totalitarisme. En dénonçant tous les réductionnismes, en proclamant que le droit à la différence n'est pas un monopole de la gauche, en mettant en accusation le

caractère totalitaire des monothéismes — y compris sous leur forme laïque — la GRECE entend être fidèle à l'esprit de tolérance, d'ouverture, de dialogue qui constitue la meilleure part de la tradition culturelle européenne. Que demande le GRECE, dans la vaste remise en cause des idées et des croyances qui domine le dernier tiers du vingtième siècle ? Simplement le droit à la parole. Pour lui, comme pour les autres. Tous les autres.

3) Pour que puisse s'instaurer un véritable débat d'idées, un minimum d'honnêteté intellectuelle est nécessaire. Ce qui suppose qu'on ne fasse pas dire au GRECE ce qu'il n'a jamais dit. Prenons deux exemples : le GRECE est accusé par certains de « préconisme », d'« idéologie social » et d'« idéologie biologique ». Darwinisme social : il s'agit de justifier le système social en place, en expliquant qu'il est juste que détiennent les meilleures places ceux qui ont la plus haute intelligence. Or le GRECE n'a pas cessé, depuis dix ans, de dénoncer la société marchande dans laquelle nous vivons, en montrant que l'économisme et le bourgeoisisme — ces tares du système dit libéral — créent une hiérarchie indéfendable, celle de l'argent. Matérialisme biologique : il s'agirait d'affirmer que l'homme est totalement condi-

tionné par ses composantes génétiques, autrement dit que l'inné et la nature sont tout, l'acquis et la culture rien. Or le GRECE affirme — dénonçant en cela le « matérialisme biologique » — comme une forme, parmi d'autres, de réductionnisme — que l'inné et l'acquis, que la nature et la culture ont chacun leur part dans ce complexe phénomène qu'est un être humain. Bien plus, le GRECE assure — en prenant très précisément le contrepied de l'insoutenable position qu'on cherche à lui faire endosser — que l'homme n'est pas passif réceptacle de forces « naturelles », simple résultat d'un conditionnement génétique, mais, à partir du potentiel que lui donne son ascendance, créateur de formes, « seigneur des formes », comme le dit Jung. Il n'y a pas de déterminisme — pas plus biologique que de toute autre nature. C'est la grandeur de l'homme de pouvoir, seul, se construire lui-même et construire un monde à sa mesure.

Ces quelques points — et bien d'autres — le GRECE affirme très clairement dans ses publications depuis dix ans. Est-ce trop demander à ses membres éventuels de bien vouloir, avant critique, prendre la peine de lire ? Ce qui suppose, bien entendu, qu'on ne veuille pas, a priori, rattacher les bâchers de l'inquisition.

(*) Agrégé de l'Université, secrétaire général du GRECE.

Nos tapageurs nietzschéens n'ont rien inventé

Mme Beau de Loménie nous a adressé la lettre suivante :

Je ne pense pas être seule à trouver surprenante l'importance que vous attribuez généreusement à la « nouvelle droite » en vous fondant sur le fait qu'elle s'exprime dans un grand organe de presse. Ça, la droite ? Francement, c'est faire bien de l'honneur à sa caricature qui mérite tout au plus un bras d'honneur. Des prédécesseurs de nos tapageurs nietzschéens, car ils n'ont rien inventé, Maurras disait déjà vers 1890 à Louis Dimier avec inquiétude : « Ils vont nous barbariser. »

A cette époque, la germanoma-

nie et le scientisme se portaient à gauche, surtout dans l'Université, cette grande maîtresse d'erreurs. Aujourd'hui, encore que copieusement nourrie par le Figaro, conservateur et même réfractaire, la nouvelle école est, pour sa part, certainement plus proche du racisme et de l'intégrisme israéliens que de l'empirisme organisateur des maîtres du nationalisme intégral. Car la droite, la vraie, aujourd'hui comme hier, est non moins germanophile que l'était Maurras. Dans cet esprit, c'est Pierre Boulang qui me disait un jour, évoquant les méfaits des collabos : « Que voulez-vous, ils ont été mal élevés par les instituteurs républicains. »

Une campagne d'excitation à la haine

Ceci dit, je ne vous en exprime que plus librement, au nom du droit à l'erreur, pour ces gens-là comme pour les autres, l'écoulement qu'inspire la campagne d'excitation à la haine entreprise contre une famille d'esprit dont vous ne soulignez que trop l'importance, contestable, et contestée largement à droite. Cette campagne a, hélas ! porté son premier

fruit : l'attentat, en juillet dernier, contre la non-conformiste Librairie française d'une droite parfaitement étrangère aux errements nietzschéens. Aux publications — d'une haute qualité — de cette maison d'édition, tant de journalistes progressistes viennent s'abriter pour pallier leur inculture, qu'on aurait pu espérer d'eux un minimum de confraternité.

Un voyage vers l'Asie

UBON : périphérie du désespoir

par JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

UBON (Thaïlande). — On y entassait les bombes B-52 destinées à évincer la piste Ho-Chi-Minh. C'était hier ! Quarante mille réfugiés s'y morfondent aujourd'hui, errant à pas lents d'une baraque à l'autre. Les vieux rêvaient sans cesse de cloîtres ; deux garçons grattaient une guitare asséchée ; de jeunes mères allaient en regardant la poussière. Sur tout cela flotte l'indéfinissable ennui des camps du monde entier ; ceux, innombrables, que l'histoire laisse derrière elle comme des taches. Je ne suis pas près, oh non ! d'oublier cette traversée du périmètre embarbelé d'Ubou. Ni les regards ni les maigres sourires qu'on vous offre ici comme une dernière politesse de désespoir.

Le mot « allégorie » a-t-il encore un sens ? Sans doute, puisque le détour d'un voyage m'apporte, tout au fond de l'Asie, ce gros morceau d'illusions évanouies. Ce pourrait être Ban-Lem ou Pulo-Bidong, cela ne changerait pas grand-chose. On vient à Ubou comme on allait au-devant d'un très vieux et inévitable rendez-vous, celui des années 70 finissantes. Quand elles commencent, ces années-là, on se scandalise encore. « Paix au Vietnam ! » en définitive dans la rue des écoles. Dix ans pour arriver à Ubou et voir tourner en rond les rescapés de Battambang, de Savannakhet ou du Vietnam protestant. La grande panne idéologique du dernier quart de siècle, on n'en fait pas des cocktails, des bastards ou des tribunes libres dans ce canton du monde. On la vit en chair et en os, de l'aube au crépuscule, à coups de menus gestes et d'espoirs obstinés. Un visa pour « ailleurs » par exemple !

Que voulez-vous qu'ils vous disent, les Vietnamiens, les Laotiens ou les Khmers rassemblés dans cette espèce de vide philosophique de 4 hectares, pelés comme un terrain vague ? A droite, au-delà du portail en fil de fer, commence la vilaine vase thaïlandaise, toute farcie d'injustices, de « compradores » et d'officiers corrompus. A gauche, derrière le Mékong, ils peuvent encore, les charniers du « Kampuchéa démocratique » que photographient — guerre idéologique oblige ! — les nouveaux colons, déguisés en « bo-doi » et venus sur leurs chars d'Ho-Chi-Minh-Ville. L'heure n'est pas aux finasseries où aux « volées moyennes » dans cet Extrême-Orient livré aux grandes manœuvres des puissances. Il faut donc choisir sans atermoyer l'une des rives du Mékong : l'une des rives du Mékong ; l'autre les bidonvilles. Elle manque sans doute de nuances

social-démocrates l'alternative qu'impose ainsi l'histoire à ces quarante mille bougres d'Ubou. Que tous les bricoleurs de concepts, qui bavardent sur Hegel à Paris, à Rome ou à Los Angeles, viennent donc renifler les « contradictions » entassées dans les baraques-musées de ce camp-là. Et qu'ils se débrouillent avec...

J'écoute, ici et là, les minuscules histoires qui font l'ordinaire des réfugiés. On vient de retrouver une fillette de quatre ans enlevée en septembre 1977 par un proxénète thaï avec la complicité de deux Laotiens du camp. Prostituée de force chez un Chinois de Bangkok, elle est parvenue à s'échapper. Brisée... Plus loin, une famille se lamentait sur le cas d'un gosse de quinze ans, arraché du camp par la police et jeté en prison pour avoir coupé illégalement du bois. Il travaillait en fait — et sans le savoir — pour le compte d'un escroc thaïlandais qui a tiré des épaves du jeu Normal. Les deux cent cinquante mille réfugiés d'Indochine hébergés en Thaïlande sont, au moins, devenus la providence des margouillins locaux, un bétail exploitable à merci, nouveaux salauds de sous-prolétaires. Oseraient-ils lever le petit doigt pour se plaindre, eux qui tremblent du matin au soir d'être refoulés à leur tour vers la frontière ? Jetés, comme on l'a fait en juin, fusil dans les reins, vers les champs de mines du Cambodge (1) ou les mitrailleuses lourdes du Pathet-Lao ?

Corvéables à l'infini, ils sont aussi très rentables pour tous les officiels, placés aux meilleurs carrefours de l'aide internationale. Le directeur thaïlandais du camp d'Ubou, par exemple, est arrivé, voici trois ans, sur un vélomoteur et logeait en ville dans une courée modeste. Il roule aujourd'hui en Toyota, s'est fait construire une superbe villa et promène une femme légitime pomponnée jusqu'au bout des ongles. Hier encore, me murmure un volontaire étranger, sur les 10 baths (250 francs) qui arrivaient chaque jour pour les réfugiés, 2 ou 3 parvenaient jusqu'à leurs bénéficiaires. Il y a mieux encore. La corruption des auto-

(1) En juin 1979, quarante mille réfugiés sino-khmers ont été refoulés de force par les autorités thaïlandaises au-delà de la frontière cambodgienne. Des centaines sont morts de faim ou déshydratés par les mines.

rités provinciales responsables du camp ayant passé les bornes au point d'alarme les représentants de l'ONU et le ministère de l'Intérieur, on a dépêché à Ubou, au début de l'année 1979, une équipe de jeunes fonctionnaires fraîchement diplômés des universités américaines. Chargés de mettre bon ordre dans la distribution des secours aux réfugiés et d'écouter leurs doléances, ils ont fait de singulières découvertes.

Celle-ci, par exemple : depuis trois ans, le rationnement en poisson des baraquas était adjugé à un seul et unique commerçant chinois, ayant fait preuve de « générosité ». A l'égard du chef du camp et du gouverneur de la province, un joli marché : plus de 1 million de baths (250 000 francs) par mois. Or le poisson, au fil des mois, arrivait en quantités « décroissantes » et d'une « fraîcheur » peu ragoutante. Changeant illico de fournisseur, les jeunes incorruptibles venus de Bangkok économisent aussitôt 200 000 baths, tout en distribuant de meilleures rations aux familles. Les malheureux ! Le Chinois évincé, mais sûr de son coup, se précipite à Bangkok et pose 1 million de baths dans la main d'un proche collaborateur du ministre. Deux semaines plus tard, on rapatriait dars-dars le « staf » d'idéalistes, et les réfugiés d'Ubou retrouvaient leur minidose de poisson pourri.

Petite fable, poussière symbolique, dans ce coin d'Extrême-Orient qui vit des drames interminables. N'empêche ! Elle témoigne à sa manière. Une plaisanterie sans vergogne court aujourd'hui dans toutes les rues d'Ubou-City : « Autrefois, les Américains nous faisaient gagner beaucoup d'argent. Ils sont partis, mais les réfugiés les remplacent. Heureusement... » Pas besoin de traîner ses guêtres bien longtemps dans cette Thaïlande-là pour révoir — en effet — de Kalachnikov, de guérilla et de révolution. Sauf qu'à cavalcader sur ce rêve précis, on tombe désormais rapidement de cheval sous ces latitudes asiatiques, toutes environnées d'épouvantes stalinienne. Si les douze mille maquisards du P.C. thaïlandais campent encore dans leurs « zones libérées » du Nord, ils mitraillent chaque semaine les postes de l'armée royale, une sacrée déprime à saisi,

depuis peu, certains de leurs cadres.

On rencontre dans les quartiers de Bangkok des fantômes d'intellectuels communistes, partis dans les maquis après les tueries de l'université Thammasat en 1976. Ils en reviennent aujourd'hui la conscience politique « très nauséuse » ; ébranlés jusqu'au fond d'eux-mêmes par le cynisme pur des camarades chinois ou par le stalinisme en béton sans des dirigeants. Non, elle ne pèse plus très lourd l'idéologie dans ces champs clos de l'Orient, battus par les Picrochloes nationalistes et la Realpolitik. Cul-de-sac de l'histoire, la Thaïlande incarne, à elle toute seule, le monde incommensurable par ses relents nauséabonds qui s'en dégage. Elle coupe net la parole aux communistes thaïs qui émettaient par radio depuis son territoire.

Naturellement, on la redoute quand même avec ostentation dans tout le pays, la « vieille taupe ». Je cueille dix fois de suite la même litane sur mon chemin. « A ce stade de décomposition, la Thaïlande sautera à son tour — c'est inévitable, — toute la question est de savoir quand. Très tard peut-être... » Une rubrique monotone dans les quotidiens de Bangkok rend compte — comme jadis à Saigon — des accrochages avec la guérilla. Les colonels thaïs bombent le torse en assurant « veiller aux frontières », tandis qu'on mobilise, à coup de fanfares et de bannières au vent, le sentiment patriotique. Dans les provinces comme Ubou, les milices para-militaires font de la « pacification » sans douceur. Vieux mots, vieux scénarios, l'histoire radote... et les divisions blindées de l'ennemi vietnamien « manœuvrent sur l'autre rive du Mékong. » Sommes-nous prêts ? Un magazine thaïlandais posait récemment la question au début de l'été, en examinant par le menu le rapport des forces militaires. Devant ces rodomontades, les étrangers qui connaissent un peu la question pouffent doucement. Boutade très répandue dans les chancelleries locales : « Une chose généraliser beaucoup l'armée vietnamienne si elle voulait venir : les embouteillages de Bangkok ! »

Mais ce n'est qu'une boutade. Si la Thaïlande est politiquement faussée, en situation « pré-révolutionnaire », comme on disait jadis, la nouvelle

« donne » géo-politique brouille toutes les analyses qui logiquement devraient en découler. Et accroît encore l'impression d'absolu — inespéré — flottant comme un brouillard sur ce point du globe. Aux tragédies des « boi-people » noyées par militaires, pillées, violées dans le golfe du Siam ; aux massacres et aux famines du Cambodge voisin ; à la sinistre colonisation du Laos par les divisions de Gisp ; à toutes ces grimaces de l'idéologie qui ceinturent la Thaïlande, s'ajoute le cynisme imperturbable des États, petits ou grands, monstres froids engagés dans la partie. Lequel d'entre eux ne triche pas ? La Chine, obsédée par l'expansionnisme pro-soviétique du Vietnam, tend la main au régime siamois sans être le moins du monde incommode par ses relents nauséabonds qui s'en dégage. Elle coupe net la parole aux communistes thaïs qui émettaient par radio depuis son territoire.

Avec son concours et la myopie volontaire de Washington, les dirigeants de Bangkok dorlotent aujourd'hui les bataillons de fusiliers khmers réfugiés en Thaïlande avec armes et bagages. Un tri attentif a été fait parmi les foules terrifiées fuyant la « libération » du Cambodge par les Vietnamiens : civils d'un côté, soldats khmers rouges de l'autre. On laisse crever de faim ou l'on refoule sans scrupule les premiers ; on regroupe, en revanche, les seconds, devenus alliés providentiels contre le Vietnam. Au camp de Ban-Lem, trente mille combattants « polpotiens » bien nourris, ravitaillés en armes et en munitions, bénéficient ainsi de la solennité du capitalisme thaï. Dérision de l'histoire. Les bouchers du Kampuchéa, devenus mercenaires — de facto — au service de Bangkok.

La révolution thaïlandaise, eux-mêmes emportés par le tourbillon de la rivalité sino-soviétique, se partagent en tendances hostiles, toutes « cohérence idéologique » oubliées. Les uns, pro-chinois, en appellent désormais à l'union sacrée avec la droite thaïlandaise contre l'ennemi héréditaire vietnamien. Les autres, pro-soviétiques, obéissent sans rechigner aux calculs stratégiques de Hanoi. Y a-t-il quelque part au monde vertige plus fou, imbroglio plus sinistre des dogmes, des « révolutions » et des fascis-

mes ? Aussi loin que porte le regard, le ciel est noir sur l'Indochine !

Marchant au hasard dans les baraquements d'Ubou parmi les réfugiés, le cœur des regards perdus. La jeune mère qui allaitait en fixant la poussière tient dans ses bras un bébé squelettique, à la peau parcheminée. Il sera mort bientôt. Les jeunes gens qui grattaient leur guitare ont le visage éteint des gosses sans projets. Les vieux ne disent plus rien. Comme s'ils devaient qu'ils sont là pour longtemps, les pensionnaires du camp s'organisent comme le font les Palestiniens. En 1948. Des boutiques s'installent : commerces chinois, tailleurs vietnamiens, bistrotiers. Pas de doute, l'attente sera longue. Ils s'incarnent pas seulement l'un des plus grandes tragédies humaines de l'après-guerre, ces groupes à la dérive. Ils sont, à ce moment et à cet endroit précis, comme la représentation ontologique de tous les échecs du monde. Les Thaïlandais, méfiants, saisis par la xénophobie, rêvent à voix haute de s'en débarrasser. Dans des meetings à l'université Thammasat justement, des crateurs patriotes ont réclamé leur liquidation sans coup férir. Le « Bangkok Post » se plaint, dans des éditions récentes, de ce que la Thaïlande « dépense 100 millions de baths par an pour les réfugiés indésirables ». Un ancien ministre des affaires étrangères, Thanat Khoman, propose qu'au minimum on leur impose un tatouage indélébile sur la main droite et qu'on stérilise toutes leurs femmes. Quant aux représentants des pays occidentaux chargés d'accorder des visas au compte-gouttes, ils sélectionnent parfois le « bétail ». Les plus costauds et les mâles en bonne santé d'abord ! L'Europe manque de sous-prolétaires immigrés.

Vers le soir, je quitte lâchement le camp d'Ubou-Ratchaburi. Des envoyés spéciaux de la presse internationale y défilent encore chaque semaine. En cet été 1979, c'est vrai, l'Occident tout entier a provisoirement la conscience malade de ces réfugiés asiatiques. N'empêche qu'avec l'ami qui m'a guidé dans ce dédale nous échangeons quelques phrases sans illusions. De cette bruyante émotion occidentale, de ces appels ostentatoires et de ces tribunes libres, qu'en restera-t-il cet automne ? Sans doute de brèves dépêches en pages intérieures des quotidiens.

(A suivre.)
(Voir le Monde depuis le 3 août.)

Le Monde

LA QUESTION PALESTINIENNE A

Les États-Unis auront probablement recours

De notre correspondant
Jerusalem, 24 août. — Les États-Unis ont annoncé qu'ils avaient décidé d'envoyer une mission de médiation à Jérusalem pour tenter de résoudre la question palestinienne. Cette mission sera dirigée par le secrétaire d'État, Henry Kissinger. Les États-Unis ont également annoncé qu'ils avaient décidé d'envoyer une mission de médiation à Jérusalem pour tenter de résoudre la question palestinienne. Cette mission sera dirigée par le secrétaire d'État, Henry Kissinger.

Jerusalem : une « victoire » toute provisoire ?

De notre correspondant
Jerusalem, 24 août. — Les États-Unis ont annoncé qu'ils avaient décidé d'envoyer une mission de médiation à Jérusalem pour tenter de résoudre la question palestinienne. Cette mission sera dirigée par le secrétaire d'État, Henry Kissinger. Les États-Unis ont également annoncé qu'ils avaient décidé d'envoyer une mission de médiation à Jérusalem pour tenter de résoudre la question palestinienne. Cette mission sera dirigée par le secrétaire d'État, Henry Kissinger.

Une « bande »

Jerusalem, 24 août. — Les États-Unis ont annoncé qu'ils avaient décidé d'envoyer une mission de médiation à Jérusalem pour tenter de résoudre la question palestinienne. Cette mission sera dirigée par le secrétaire d'État, Henry Kissinger. Les États-Unis ont également annoncé qu'ils avaient décidé d'envoyer une mission de médiation à Jérusalem pour tenter de résoudre la question palestinienne. Cette mission sera dirigée par le secrétaire d'État, Henry Kissinger.

LA CRISE IRANIENNE

Un «front uni» des formations kurdes se prépare à une «guerre totale»

organisations ont agi ainsi quand

organisations ont agi ainsi quand les intérêts de leur pays sont en jeu.

Depuis lors, un certain nombre d'entre elles « sont devenues des apologistes du statu quo racia! ».

À propos du Proche-Orient, les dirigeants de la Ligue ont déclaré : « d'accord, nous ne sommes pas pour rejeter Israël qu'un pays étranger (sous-entendu Israël) pourrait dicter la politique étrangère américaine. Mais nous sommes enclins à penser que ce qui est le plus important : « Si les États-Unis devaient être entraînés dans une guerre au Proche-Orient, les Noirs américains, dont le sang a été versé pour la liberté des Indes, du Vietnam, seraient appelés une fois de plus à sacrifier leur vie. » Ils dénoncent l'« arro- gance raciale » des dirigeants amé- ricains et déclarent qu'ils s'opposent fermement en question leurs pré- occupations de politique étran- gère. Cette dernière allusion vise à susciter la sympathie des Américains rencontrés mardi par les diri- geants de la Conférence des

Le fait nouveau est en effet que qu'un participant à la réunion de New-York a appelé le "côté" des Noirs à la politique étrangère. Sans doute les Noirs s'inscrivent-ils dans une certaine mesure dans les problèmes de l'Afrique, mais plutôt dans une sorte de recherche d'inspiration culturelle que par une action politique organisée. Un nouveau lobby, le "Transafrica", visant à promouvoir l'intérêt des États-Unis en Australie, a fait son apparition.

à côté de ce que représentait jusqu'à ces derniers jours M. Andrew Young et son équipe de

Y. KATZ. Le Proche-Orient, aujourd'hui, pourrait concerner les Noirs américains. Les Noirs d'entre eux ont fait observer que la hausse des prix de l'énergie frappe plus durement les Noirs que les autres Américains.

M. Young et le président.

Cette évolution n'est pas forcément fatale pour M. Carter, surtout si M. Young, devenu à la fois le héros et le modérateur de la discussion, réussit à convaincre l'intention de l'aide. C'est la seule intervention que l'on doit tirer probablement l'annulation d'une loi de 1950, qui interdisait d'avoir lundi avec la presse les membres noirs du Congrès : c'était l'occasion de donner à l'Amérique Young une tournure plus politique que celle de la réunion de New-York, tout en affirmant hautement le droit des Noirs à surveiller la politique étrangère des Etats-Unis. On peut prendre à son compte les thèses de la S.C.I.C. favorables à un Etat palestinien. Enfin M. Young, s'il retrouve de hautes fonctions, peut encore rallier ses frères de couleur à la candidature de M. Carter l'an prochain en les convaincant que tout autre candidat sera encore moins favorable qu'eux. Après tout, pas mal de Noirs ont eu des postes de responsabilité dans l'administration depuis toujours, à n'importe quel moment de l'histoire américaine. On peut prétendre avoir été l'ami et le confident d'un président.

MICHEL TATU.

On ignore encore dans quelle mesure l'armée agit aux ordres de l'imam Khomeiny. Ce dernier, cependant, a interdit mercredi « toute grève » dans les forces armées, assurant que les insoumis seraient traduits devant les tribunaux militaires. Il a frappé d'un « châtiment révolutionnaire ».

A Téhéran, le Front national de M. Karim Sandjabi — favorable jusqu'à une date récente à la « révolution islamique » — a déclaré mercredi, les rangs de l'opposition déclarée à l'imam Khomeiny.

Les Mondjalibidi du peuple (musulmans progressistes) ont fini par s'incliner mercredi devant l'ultimatum du pouvoir religieux. Ils ont promis de ne pas cette publication ont été dus

le calme leur quartier général, dans l'imposant immeuble qui servait autrefois de siège à la Fondation Pahlavi. Cette organisation dispose cependant de milices armées qui ce jeudi, ne s'étaient pas manifestées.

La radio iranienne a annoncé mercredi que trente-trois personnalités de l'ancien régime, dont plusieurs membres des gouvernements du chah, seraient prochainement

Les exportations de pétrole

Téhéran. — « Les exportations de pétrole brut ont récemment baissé en raison des divergences idéologiques opposant les travailleurs du pétrole à l'administration », a déclaré le gouverneur général de la province nord-ouest du Khouzistan, le vice-amiral Ahmad Madani, dans une interview à Iran Week. « Nous faisons face à des disputes idéologiques parmi les travailleurs du raffinage et de l'embarquement » dans le port pétrolier de Kharg, et de telles « disputes ont eu pour conséquence une diminution du

Un responsable de la Compagnie nationale des pétroles français (NIOC) a indiqué pour sa part que le niveau des exportations était demeuré constant, proche de 3,3 millions de barils par jour, au cours des récentes semaines, bien que des ruptures

barils par jour, dont 700 000 sont destinés à la consommation intérieure. Or, après avoir démenté les informations de sources pétrolières occidentales faisant état d'une baisse importante de la production et des exportations (« le Monde » du 16 août), les autorités iraniennes semblent reconnaître avoir quelques problèmes.

Sud-Liban

● *Les autorités iraniennes ont déclaré mercredi 23 août que les deux correspondants allemands de la chaîne de télévision Arde « n'ont pas été expulsés d'Iran », contrairement à ce qui avait été annoncé la veille. — (A.F.P.)*

quement se trouvent dans la partie arabe de l'Iran et que les relations entre le pouvoir central de l'ayatollah Khomeiny et les minorités sont plus ou moins difficiles. On voulait sans preuve supplémentaire l'attribuer à la désorganisation qui semble régner au sein de la NIOC. Mais il faut d'ajouter que les Etats-Unis ont décidé, après l'intervention personnelle du président Carter, de vendre une partie de leur pétrole à l'Irak au lieu de masquer à l'Iran. Cette décision a été prise afin d'assumer la «contingence» de la NIOC. Les Etats-Unis ont des «bruts» iraniens mais aussi pour des «raisons humanitaires». A la suite d'anciennes et récentes sanctions américaines contre des raffineries (maillennes en produits de chauffage et pétroléaires) et très profondément débâtlées et très controversées, les Etats-Unis ont décidé de faire face à une grave pénurie de pétrole. L'approche de l'hiver, précise-t-on à la

C'est bien ce que pensent les civils que nous rencontrons dans les dizaines de villages traversés, alors que tonne le canon. « Ces gens-là sont les plus extraordinaires - survivre - qui soient », nous dit un officier de la FINUL. Inventant un mot à leur intention. La moitié de la population est restée sur place envers et contre tous. Toutefoils, certaines localités, particulièrement Tyr et Nabatieh, plus sévèrement frappées que d'autres, ont perdu de 80 à 85 % de leurs habitants.

→ journée de bombardements a

De notre c

progressistes eurent refusé de laisser fouiller leurs véhicules. L'un d'eux est mortellement blessé. Les positions fidéliennes sont alors attaquées un peu partout par les tayloriens et les alliés libanais. Les Palestiniens bleus - néerlandais - dépêchés en renfort auprès des Fidèles ont trois blessés. L'hôpital de la FINUL à Nakoura est bombardé par les Palestino-progressistes et des tirés sont dirigés contre ses hélicoptères; neuf tayloriens sont capturés par les Norvégiens et remis à leur commandement à l'arrière.

Les troupes internationales ont parfois mal à partir avec les Palestino-progressistes, c'est avec les milices chrétiennes et

La télévision

L'aviation israélienne survole tout le Sud, il ne lâche pas ses bombes et ses roquettes, mais, hier, elle l'avait fait et elle le fera sans doute demain. La marine de Jérusalem patrouille au large, pousant parfois une pointe jusqu'à Beyrouth-Ouest, en faisant souvent tonner les canons.

Dans cet abîme de désolation, qu'annonçait-on aux « Sudistes » de nouveau ? Que le « Liban de Haddad » va bientôt disposer de sa station de radio

vement de Beyrouth s'accroît désespérément à ce territoire sans avoir la moindre prise sur les événements. La nouvelle vague de violence, commencée il y a deux jours, qui n'est ni la première ni, certainement, la dernière, l'a amené à déposer une plainte au Conseil de sécurité de l'Onu pour la délocalisation. Car on est sans illusion à ces propos au ministère libanais des affaires étrangères.

On a perdu également, à Beyrouth, toute illusion sur la volonté des forces caparçonnées. Unis de retenir l'armistice, dont les vides au Sud-Liban demeurent énigmatiques. Veut-il limiter le territoire jusqu'au Litani, ou jusqu'au cap de Ras Naïout pour d'éventuelles « concessions » à Washington ?

Bayrouth insiste, pour sa part, sur les responsabilités américaines dans la situation au Sud. La « profonde inquiétude » et la « tristesse » exprimées, mercredi 22 août, par le département d'Etat, qui se dit ému par « cette terrible tragédie infligée à des innocents », laissent les autorités sceptiques. Le premier ministre, M. Hoss, y répond : « Le porte-parole américain ignore-t-il que les Etats-Unis ont offert à Israël une aide militaire et économique de 8,23 millions de dollars entre 1970 et 1976 ? »

— On s'est indigné, aux Etats-Unis, de l'utilisation des

fusillés; on se préoccupe de l'apparition de F-15 dans une bataille aérienne avec les Mig syriens, qui les ont vaincus. Tout court, dont un Mig israélien le Sky, les Phantom et autres Sudhawks ne suffisent pas pour alimenter l'indignation !

C'est bien ce que pensent les civils que nous rencontrons dans les dizaines de villages traversés, dans les zones de non-gouvernement, qui les ont abandonnés. « Ces gens sont les plus extraordinaires *« survivreurs »* qui soient », nous dit un officier de la FINUL, inventant un mot à leur intention. La moitié de la population est restée sur place envers et contre tous. Toutefois, certaines localités, particulièrement Tyr et Nabatieh, plus sévèrement frappées que d'autres, ont perdu de 80 à 85 % de leurs habitants.

« J'ai connu l'effroi de m'en aller une fois devant d'invasion israélienne. J'ai vu ce qu'était la vie des réfugiés et j'ai compris qu'il ne fallait plus jamais le refaire », nous dit M. Mahmoud Fawaz, d'Abbassieh, peintre en bâtiment. Il reconstruit sa maison rasée et a déjà préparé une nouvelle case de béton sur deux étages, se contentant d'achever avec ses maigres ressources une chambre-cuisine au rez-de-chaussée. Cet acharnement et cette foi en l'avenir ne sont pas rares.

LUCIEN GEORGE.

AMÉRIQUES

NICARAGUA

(Suite de la première page.)

A-t-il été touché par la « grâce révolutionnaire » ? Est-il un « homme de paille » ? L'avenir nous le dira. L'événement, en tout cas, donne la mesure des bouleversements survenus dans ce qui était un pays d'apparence stable. L'arrière-cour des États-Unis : ce sous-continent latin où, depuis le président Monroe, par l'usage alterné de la « carotte » et du « bâton », Washington agitait sa main, et plus spécialement cette zone de la mer des Caraïbes, stratégiquement vitale pour le géant américain, qui en avait fait, au besoin, à l'aide de ses « marines », une sorte de grand trou.

L'arrivée des sandinistes au pouvoir n'est certes pas le premier revers de Washington dans la région. La convention du traité de libre-échange signé à Moscou en 1962, d'un Fidel Castro dont l'entree à La Havane, en janvier 1959, avait d'abord été applaudie aux États-Unis, ont plus sévèrement marqué l'histoire contemporaine de l'hémisphère que la chute de la dynastie Somoza. Mais la victoire des guérilleros nicaraguayens n'en demeure pas moins inquiétante pour les Américains.

Il est, en effet, certain que le succès des sandinistes va donner un « moral de plomb » aux mouvements de lutte armée qui s'opposent aujourd'hui aux régimes militaires d'Amérique centrale. Les risques de propagation du « virus nicaraguayen » dans cette région ne sont pas négligeables. Une boutade courante aujourd'hui : « Savez-vous pourquoi l'insurrection n'a pas encore éclaté au Guatemala (ou au Salvador) ? » La réponse est : « Parce que les guérilleros guatemaltecos (ou salvadoriens) ne sont pas encore revenus du Nicaragua ». Cette boutade, en un fond de vérité, elle rappelle l'étonnante vulnérabilité du sous-continent aux coups (voire parfois aux modes) politiques. Sans retour à cette trahison de poudre qui fut l'indépendance, on peut rappeler la vague que connaît la castrisme d'un bout à l'autre de l'Amérique latine dans les années 60, puis le reflux, asymétrique, que constitue l'avènement des régimes militaires. De façon plus concrète, il est certain que les luttes de nombreuses nationalités ont fait

le coup de feu aux côtés des sandinistes. Les Panaméens avaient, il y a plusieurs mois, constitué une véritable « brigade », d'une soixantaine de membres, avec à sa tête un ancien ministre de la santé, M. Eugo Espadador. On sait que des Nonhomeros argentins étaient allés au Nicaragua aux heures décisives ; ils ont, après la victoire, organisé un hôpital dont il assumait aujourd'hui la responsabilité. Des Mexicains ont également joué un rôle important.

Les guérillas du Salvador et du Guatemala

Les Cubains ont été, par nécessité, plus discrets : à Washington, on n'attendait sans doute que la plus minime preuve de leur ingérence dans la révolution nicaraguayenne pour réagir violemment. Cette preuve, les services de renseignement américains n'ont, apparemment, pas pu l'obtenir. L'assistance cubaine a vraisemblablement, largement empruntée des « réseaux » panaméens. Mais une chose est d'aider un « mouvement subversif », comme l'était, aux yeux de beaucoup à Washington, le Front sandiniste, et autre chose est de se porter au secours d'un gouvernement reconnu par la communauté internationale, et d'abord par les États-Unis. La Havane a décliné les pays occidentaux d'aider autant qu'elle s'apprête à le faire la révolution nicaraguayenne ! La victoire des sandinistes au Nicaragua offre, sous ce rapport, un champ d'action nouveau aux Cubains en Amérique centrale. Le Salvador paraît aujourd'hui le plus vulnérable des milieux de la chaîne. Ce minuscule balcon sur le Pacifique connaît trois disgrâces majeures : il est surpeuplé (plus de 3,5 millions d'habitants), il est très pauvre, il est très catholique. Les forces armées de résistance nationale (FARN), dont un journal de San-José de Costa Rica affirmait récemment qu'il comptait 100 000 membres. Mais si ce chiffre est très exagéré, les sandinistes n'étaient, au début de leur offensive de juin, que 1300. L'absence avec laquelle les FARN ont, ces derniers mois, multiplié les coups de main ne peut manquer d'inquiéter les autorités salvadoriennes. La situation n'est peut-être pas aussi catastrophique au Guatemala : population moins dense, production plus diversifiée. La violence, pourtant, y est endémique depuis le début de la révolution. Le gouvernement progressiste du colonel Arbenz. Toutes les méthodes sommaires qui sont devenues, depuis, les armes de la répression. Deux leaders de l'opposition ont été assassinés : un, en 1954, dans les circonstances suspectes de la mort du militant Hamid Zeilou, survenue après qu'il eut été arrêté et interrogé dans les locaux de la D.S.T. En définitive, l'ATEL résume la libération des détenus politiques, dont le nombre est encore évalué à cent cinquante environ, et « le tour à l'exercice des libertés politiques et syndicales en Tunisie ».

Quant au Comité d'information et de défense des victimes de la répression en Tunisie, ses porte-parole ont affirmé que ce procès traduit, une fois de plus, « le bras armé des méthodes inquisitoriales » à l'usage du régime tunisien, et prouve que le régime, en dépit des grâces accordées à un certain nombre de détenus politiques, notamment M. Habib Achour (le Monde du 4 août), « poursuit en fait une politique répressive ».

Le Collectif tunisien du 20 janvier (3) nous a fait, de son côté, parvenir un communiqué dans lequel il condamne une « justice asservie au pouvoir » et « attire l'attention sur le fait que la répression ne peut pas toujours se faire sous l'apparence d'un procès ou d'un jugement, le 25 août, sous l'accusation d'avoir trouble les débats. Le porte-parole a souligné ensuite la sévérité des peines de prison ferme assorties de très lourdes amendes. Au total, on a, selon l'ATEL, « une « parodie de justice ». En publiant le journal Ech Chaab, les militants syndicalistes avaient voulu continuer l'action de

M. Habib Achour, leader de l'U.G.T.T., condamné à la suite des événements du 26 janvier 1978 et récemment gracié. Selon l'ATEL, son successeur, M. Tlili Habib, est « venu pour la création du gouvernement et récusé par l'ensemble des ouvriers tunisiens ». Par ailleurs, « la mur du silence a été brisé » sur les circonstances suspectes de la mort du militant Hamid Zeilou, survenue après qu'il eut été arrêté et interrogé dans les locaux de la D.S.T. En définitive, l'ATEL résume la libération des détenus politiques, dont le nombre est encore évalué à cent cinquante environ, et « le tour à l'exercice des libertés politiques et syndicales en Tunisie ».

Quant au Comité d'information et de défense des victimes de la répression en Tunisie, ses porte-parole ont affirmé que ce procès traduit, une fois de plus, « le bras armé des méthodes inquisitoriales » à l'usage du régime tunisien, et prouve que le régime, en dépit des grâces accordées à un certain nombre de détenus politiques, notamment M. Habib Achour (le Monde du 4 août), « poursuit en fait une politique répressive ».

(1) 48, rue de Montreuil, Paris-12^e. (2) B.P. 397, 75028 Paris. (3) 44, rue de Valenciennes, Paris.

Nuées sur les Caraïbes



le pouvoir : c'est l'armée qui en a le contrôle. L'actuel titulaire de la présidence est le général Carlos Humberto Romero. Massacres de paysans et parodies électorales ponctuent la vie publique de cette République. Les assassinats d'opposants ou supposés tels, comme de prêtres catholiques, les enlèvements, les fusillades se sont multipliés ces derniers mois. Mais l'opposition ne reste pas inactive. Au plan politique, les organisations populaires se regroupent dans deux mouvements créés au milieu des années 70 : le Bloc populaire révolutionnaire et le Front d'action populaire unifié. Au plan militaire, il existe un puissant mouvement de guérilla, les Forces armées de résistance nationale (FARN), dont un journal de San-José de Costa Rica affirmait récemment qu'il comptait 100 000 membres. Mais si ce chiffre est très exagéré, les sandinistes n'étaient, au début de leur offensive de juin, que 1300. L'absence avec laquelle les FARN ont, ces derniers mois, multiplié les coups de main ne peut manquer d'inquiéter les autorités salvadoriennes.

La situation n'est peut-être pas aussi catastrophique au Guatemala : population moins dense, production plus diversifiée. La violence, pourtant, y est endémique depuis le début de la révolution. Le gouvernement progressiste du colonel Arbenz. Toutes les méthodes sommaires qui sont devenues, depuis, les armes de la répression. Deux leaders de l'opposition ont été assassinés : un, en 1954, dans les circonstances suspectes de la mort du militant Hamid Zeilou, survenue après qu'il eut été arrêté et interrogé dans les locaux de la D.S.T. En définitive, l'ATEL résume la libération des détenus politiques, dont le nombre est encore évalué à cent cinquante environ, et « le tour à l'exercice des libertés politiques et syndicales en Tunisie ».

Quant au Comité d'information et de défense des victimes de la répression en Tunisie, ses porte-parole ont affirmé que ce procès traduit, une fois de plus, « le bras armé des méthodes inquisitoriales » à l'usage du régime tunisien, et prouve que le régime, en dépit des grâces accordées à un certain nombre de détenus politiques, notamment M. Habib Achour (le Monde du 4 août), « poursuit en fait une politique répressive ».

La « cubanisation » du pays bloquerait l'évolution du processus démocratique en Amérique latine

nous déclare M. Mario Soares

De notre correspondant

Lisbonne. — « La « cubanisation » du Nicaragua bloquerait l'évolution du processus démocratique dans toute l'Amérique latine », nous a affirmé M. Mario Soares, après son retour de Managua, où il s'est rendu du 8 au 9 août à la tête d'une délégation de l'Internationale socialiste, dont il est l'un des vice-présidents. Le leader socialiste portugais écarte pourtant cette éventualité qui, selon lui, « n'atteindrait pas le stade de la « cubanisation » ». Il pense que la prise du pouvoir par des éléments radicaux rendrait plus difficile la poursuite du dialogue en cours entre Cuba et les États-Unis.

D'autre part, les États-Unis auraient finalement compris, estime M. Soares, que la défense des régimes dictatoriaux est contraire à leurs intérêts. « De tels systèmes ne servent qu'à fabriquer des communistes », a-t-il ajouté. Le même souci de « modération » animerait les Soviétiques. « L'expérience cubaine, explique M. Soares, leur coûte très cher : ils ne pourront sans doute pas se trouver avec un deuxième enfant dans les bras. » La voie est-elle ouverte, selon le dirigeant portugais, à une plus grande influence de l'Internationale socialiste dans cette région, et d'ailleurs, dit-il, l'expression « socialisme ou socialisme démocratique » était suspecte. Pour les uns, nous étions le fer de lance de l'impérialisme américain et pour les autres un instrument de survie de l'expansionnisme soviétique. Mais cela a changé ».

La première grande initiative de l'Internationale socialiste en Amérique latine remonte à 1976. Invités par MM. Carlos Andres Perez et Romulo Betancourt, anciens présidents du Venezuela, et par M. Gonzalo Barrios, président du Parti d'action démocratique, les principaux dirigeants des partis socialistes et sociaux-démocrates de l'Europe se sont rencontrés à Caracas. Une commission de quatre membres a été constituée : MM. Willy Brandt et Soares pour les partis européens, MM. Asturias, Mendoza, membres du parti révolutionnaire institutionnel (PRI) du Mexique, pour les formations latino-américaines.

Quelques mois plus tard, au congrès de Genève, on notait la présence des partis politiques de la Jamaïque, de la République dominicaine, de Costa-Rica, d'El Salvador et de l'Équateur. Entre-temps, la puissante fondation Friedrich Ebert, liée au S.P.D. allemand, intensifiait son action. La fondation dispose de deux antennes, au Mexique et au Costa-Rica, et édite une publication en espagnol, Nueva Sociedad.

sur tout le Venezuela, dont le rôle a été important dans l'évolution de la crise nicaraguayenne, à se porter à son secours. Une dynamique diplomatique était ainsi créée. L'insécurité de l'ancien dictateur. On comprend que M. Carrasco ait été triomphalement reçu à Managua. Il a moins convaincu certains de ses concitoyens, jusque dans son propre parti, l'Unité, où il lui a été reproché d'avoir fait courir au parti des risques excessifs, et d'avoir négligé les problèmes intérieurs, économiques notamment, au profit d'une grande politique internationale peut-être au-dessus de ses moyens. Des contre-coups ne sont donc pas exclus. Heureusement, ils ont toutes chances de se résoudre par la voie électorale, conformément à la tradition nicaraguayenne.

Le général Omar Turcios, qui demeure l'homme fort du régime, semble avoir calculé que la modération, indispensable pour obtenir du sénat américain la ratification des traités, n'était plus de mise : sans intervention armée, le transfert de souveraineté dans la zone du canal prévu pour le 1^{er} octobre, semble, en effet, acquiescer. Le commandant de la garde nationale par son attitude ferme à l'encontre des Somoza, s'est rallié une gauche qui lui avait reproché sa faiblesse dans les négociations avec Washington sur le canal. Tous les yeux sont maintenant tournés vers Panama, où la victoire sandiniste a été le mieux reçue.

JEAN-PIERRE CLERC.

Prochain article : JEUX DE « DOMINOS » DANS LES ILES

AFRIQUE

Tunisie

L'AFFAIRE DU JOURNAL « ECH CHAAB »

Des organisations d'opposition dénoncent la sévérité du verdict

Les Amis de la Tunisie en lutte (ATEL) (1) et le Comité d'information et de défense des victimes de la répression en Tunisie (2) ont tenu à Paris, mercredi 22 août, une conférence de presse commune consacrée à la situation en Tunisie au lendemain de la condamnation des militants syndicalistes impliqués dans l'affaire du journal Ech Chaab (le Monde du 22 août). Les organisateurs de la conférence de presse ont présenté à l'appui de leurs déclarations des rapports de deux avocats, M^{rs} Jean Lagarde et Michèle Aussadot, qui ont accompli des missions en Tunisie, en juillet et en août. Les deux avocats représentaient l'Association française des juristes démocrates.

Le porte-parole de l'ATEL a assuré que le procès des militants syndicalistes avait eu lieu sans que les droits de la défense fussent respectés (les avocats ont même refusé de plaider dans les conditions où il se déroulait), et sans publicité des débats : le verdict a été prononcé, le mardi 21 août, en la seule présence des magistrats, et des membres des familles des accusés, qui avaient voulu protester, ont été brutalement chassés de l'immeuble où se déroulait le procès criminel de Tunis. Certains d'entre eux ont été arrêtés et passeront en jugement, le 25 août, sous l'accusation d'avoir trouble les débats. Le porte-parole a souligné ensuite la sévérité des peines de prison ferme assorties de très lourdes amendes. Au total, on a, selon l'ATEL, « une « parodie de justice ». En publiant le journal Ech Chaab, les militants syndicalistes avaient voulu continuer l'action de

M. Habib Achour, leader de l'U.G.T.T., condamné à la suite des événements du 26 janvier 1978 et récemment gracié. Selon l'ATEL, son successeur, M. Tlili Habib, est « venu pour la création du gouvernement et récusé par l'ensemble des ouvriers tunisiens ». Par ailleurs, « la mur du silence a été brisé » sur les circonstances suspectes de la mort du militant Hamid Zeilou, survenue après qu'il eut été arrêté et interrogé dans les locaux de la D.S.T. En définitive, l'ATEL résume la libération des détenus politiques, dont le nombre est encore évalué à cent cinquante environ, et « le tour à l'exercice des libertés politiques et syndicales en Tunisie ».

Quant au Comité d'information et de défense des victimes de la répression en Tunisie, ses porte-parole ont affirmé que ce procès traduit, une fois de plus, « le bras armé des méthodes inquisitoriales » à l'usage du régime tunisien, et prouve que le régime, en dépit des grâces accordées à un certain nombre de détenus politiques, notamment M. Habib Achour (le Monde du 4 août), « poursuit en fait une politique répressive ».

(1) 48, rue de Montreuil, Paris-12^e. (2) B.P. 397, 75028 Paris. (3) 44, rue de Valenciennes, Paris.

ANNÉE PRÉPARATOIRE A MEDECINE
d'octobre à juin, avec 1 niveau et perfectionnement à temps complet, tous bacheliers
CEPES
57, rue Ch.-Lafitte, 92 Neuilly, 7229454, 745.08.19
Groupement libre de professeurs

LA GUERRE

Tribune internationale

DÉFENSE DE LA GRANDE-BRETAGNE

La publication dans le journal Tribune internationale d'un article de M. J. P. UTTLEY sur la défense de la Grande-Bretagne a suscité de nombreuses réactions. L'auteur de cet article se défend de tout parti pris et déclare que son but est de susciter le débat sur la défense de la Grande-Bretagne.

TE UTLEY

Le gouvernement britannique dispose de moyens militaires importants et est en mesure de défendre la Grande-Bretagne. L'auteur de cet article se défend de tout parti pris et déclare que son but est de susciter le débat sur la défense de la Grande-Bretagne.

Le général Omar Turcios, qui demeure l'homme fort du régime, semble avoir calculé que la modération, indispensable pour obtenir du sénat américain la ratification des traités, n'était plus de mise : sans intervention armée, le transfert de souveraineté dans la zone du canal prévu pour le 1^{er} octobre, semble, en effet, acquiescer. Le commandant de la garde nationale par son attitude ferme à l'encontre des Somoza, s'est rallié une gauche qui lui avait reproché sa faiblesse dans les négociations avec Washington sur le canal. Tous les yeux sont maintenant tournés vers Panama, où la victoire sandiniste a été le mieux reçue.

JEAN-PIERRE CLERC.

Prochain article : JEUX DE « DOMINOS » DANS LES ILES

En octobre 1978, une conférence sur les processus de démocratisation dans la péninsule ibérique et en Amérique latine a réuni à Lisbonne des représentants de partis latino-américains. Cette conférence de Lisbonne avait été précédée d'une mission de l'Internationale socialiste, présidée par M. Soares, dans plusieurs pays. « A Saint-Domingue, dit-il, nous avons vu de notre influence pour faire accorder un statut constitutionnel à la République dominicaine, ce qui a permis de résoudre la crise de la République dominicaine. »

« Ce qui se passera au Nicaragua a pour nous valeur de test », estime M. Soares. Les changements politiques qui se produisent au Nicaragua prouvent qu'une dictature peut être renversée par des moyens pacifiques. « L'Internationale socialiste a pour but de démontrer que la révolution armée peut déboucher

sur une démocratie pluraliste. En dépit de notre hostilité à des formes de lutte basées sur la terreur, nous sommes toujours considérés comme la situation au Nicaragua n'aurait pas d'autre solution. Aussi avons-nous, dès le début, soutenu notre appui aux forces démocratiques de la République dominicaine. »

L'Internationale socialiste suit de très près ce qui se passe au Nicaragua. Les membres du gouvernement ont été invités à se rendre au Nicaragua pour assister à la conférence de la République dominicaine. Les membres du gouvernement ont été invités à se rendre au Nicaragua pour assister à la conférence de la République dominicaine.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

JOSE REBELO.

EUROPE

Espagne

LE GOUVERNEMENT SOUHAITERAIT DISPOSER DE LA BOMBE ATOMIQUE

Madrid (A.F.P.). — L'un des objectifs du chef du gouvernement espagnol, M. Adolfo Suarez, sera la construction de la bombe atomique, écrit-il mercredi 22 août, le quotidien madrilène *Informaciones* (indépendant).

Selon le journal, M. Suarez voudrait « rendre opérationnelle d'ici à 1981 une bombe atomique de type tactique qui pourrait être transportée par la force aérienne espagnole ».

La construction de cette bombe, ajoute *Informaciones*, ne serait pas freinée par des problèmes technologiques, mais par la difficulté d'acheter sur le marché international de l'uranium enrichi.

Informaciones publie cette information à la suite du compte rendu des déclarations faites mardi, à Madrid, par M. Clement J. Zablocki, président de la commission des relations extérieures de la Chambre des représentants américaine.

Selon M. Zablocki, les Etats-Unis sont préoccupés par le fait que l'Espagne n'a pas souscrit au traité de non-prolifération des armes nucléaires. « Les lois des Etats-Unis, a affirmé M. Zablocki, qui s'adressait à la presse espagnole, interdisent la vente de matériel nucléaire aux pays non signataires du traité ».

De source proche du ministère espagnol des affaires étrangères, on indiquait mercredi que, jusqu'à présent, les Etats-Unis n'avaient pas suspendu leurs livraisons d'uranium à l'Espagne. Le gouvernement espagnol, ajoutait-on de même source, n'adhérerait pas au traité de non-prolifération « tant qu'une base étrangère dotée de matériel nucléaire subsistera dans notre pays ».

Les observateurs soulignent que, depuis le mois de juin, les Etats-Unis ont évacué leurs sous-marins porteurs de missiles à tête nucléaire ancrés à la base hispano-américaine de Rota.

HENRI PIERRE.

DOMINIQUE LECA LA RUPTURE DE 1940



« Ce qui compte dans ce livre, ce qui en fait un très précieux document historique, c'est avant tout une extraordinaire chronique des mois décisifs du printemps 1940 : « Mai qui fut sans nuages et juin poignardé ».

P.M. de la GORCE - LE FIGARO

« J'ai ouvert le livre de Dominique LECA presque par hasard. Je ne l'ai pas quitté sans l'avoir lu jusqu'au bout, annexes comprises. Non par le désir de se remémorer une fois de plus les « soixante jours qui ébranlèrent l'Occident ». Non pour y trouver des détails inédits ou des anecdotes savoureuses au milieu du désastre. C'est la voix d'un homme, le témoignage d'un acteur, l'expression d'une fidélité indestructible qui me prirent à la gorge ».

RAYMOND ARON - L'EXPRESS

« Livre sincère, subtil, éclairant, d'un important témoin. Sa franchise est le gage de sa véracité ».

René REMOND - LE POINT

« Le livre se lit d'un trait car le style en est vif... La galerie de multiples portraits qui fait revivre un Gouvernement et toute une Administration n'est pas le moindre attrait du récit ».

J.-L. MONNERON - LE MONDE

« L'inconditionnalité et le conformisme sont le corollaire des mythes. Il est des individus libres et qui préfèrent le rester. Dominique LECA aura été de ceux-là ».

P.S. - LE PROVENÇAL

« Le char de l'Etat sur la route de l'exode ! C'est enlevé ! ».

André FROSSARD

« A lire absolument ».

Le comité de lecture du Club pour Vous - Hachette

(Hervé BAZIN, François MALLET-JORIS, André FROSSARD, Claude MAURIAC, Robert SABATIER)

FAYARD

LA QUESTION IRLANDAISE

Tribune internationale

DÉFENSE DE LA GRANDE-BRETAGNE

A la suite de la publication, dans « le Monde » daté 12-13 août d'une « Tribune internationale » dans laquelle M. David Sharp réclamait le départ des troupes britanniques envoyées en Ulster il y a dix ans, nous avons reçu le texte suivant, dont l'auteur défend au contraire la politique de Londres en Ulster.

par T.E. UTTLEY (*)

EN août 1969, le gouvernement britannique envoyait de considérables renforts de troupes en Irlande du Nord, afin d'aider les autorités civiles à rétablir l'ordre public. Il s'y était, bien sûr, dans cette décision rien que de légitime. Les six comtés d'Irlande du Nord font partie du Royaume-Uni, et une petite garnison y séjournait déjà en temps normal.

Cet envoi de troupes avait été motivé par les troubles civils qui étaient développés l'année précédente et que la police locale n'avait pu contenir. Ces troubles avaient une double origine : d'une part, les activités du Mouvement des droits civiques, qui, ses yeux, la minorité catholique faisait l'objet dans la province et, d'autre part, la réaction violente et souvent brutale organisée contre ces démonstrations par les militants protestants. Il ne fait aucun doute que, lorsque vint le mois d'août 1969, c'était la minorité catholique qui risquait le plus de souffrir des graves émeutes qui gagnaient la région, et cette minorité accueillait les troupes britanniques avec soulagement et gratitude.

L'Ulster relevait, comme toute autre partie du Royaume-Uni, de l'autorité du Parlement de Westminster, où elle était bien sûr représentée, mais elle avait, en outre, son propre Parlement (Stormont), qui assumait certaines responsabilités limitées sur le plan législatif et avait la charge de veiller au maintien de l'ordre public. Ce Parlement était élu au suffrage universel, mais, compte tenu de la proportion des protestants par rapport aux catholiques, qui dans la province est d'environ de deux à un, la majorité des députés de Stormont représentait nécessairement la cause protestante. En termes de politique locale, ceci revenait à dire qu'elle était fortement et indubitablement en faveur du maintien de l'Irlande du Nord dans le Royaume-Uni, alors que l'opposition catholique soutenait traditionnellement, avec un enthousiasme véritable, la séparation du Royaume-Uni et la création d'une République irlandaise unie. Cependant, en 1969, ce n'était pas là le problème principal.

Le Mouvement des droits civiques ne réclamait pas la réunification de l'Irlande, mais demandait que l'on remédie à certains griefs précis de la minorité catholique contre le gouvernement de Stormont. Ceux-ci concernaient, notamment, l'existence de certaines conditions liées à la propriété pour voter aux élections locales et municipales, mais non aux législatives, la délimitation du territoire des autorités locales, jugée injuste, et la discrimination exercée dans la répartition des logements et des emplois. Le gouvernement britannique, qui savait clairement qu'il était résolu non seulement à rétablir avec impartialité l'ordre public, mais à introduire les réformes nécessaires pour répondre à toutes les exigences légitimes des catholiques, et, dès 1970, toutes les revendications du Mouvement des droits civiques étaient soit satisfaites, soit en passe de l'être.

ALORS, pourquoi la violence persiste-t-elle ? Parce que, justement, à ce moment-là, un nouveau facteur est apparu, facteur qui n'a cessé depuis lors de jouer un rôle prédominant : l'IRA provisoire. Ce mouvement terroriste, solidement organisé et absolument impitoyable, qui ne jouit du soutien actif et volontaire d'une minuscule partie de la population, mais reçoit une aide substantielle de sympathisants étrangers mal inspirés, et entretient des contacts de plus en plus étroits avec les mouvements terroristes internationaux, a un credo bien défini : il se prétend le dépositaire de la véritable souveraineté irlandaise ; il veut créer par la force une République irlandaise socialiste unie ; il ne l'autorise non seulement au gouvernement britannique en Irlande du Nord, mais aussi au gouvernement irlandais en Irlande du Sud, où il est proscrit. Les forces de sécurité ont résisté à la campagne de l'IRA, laquelle consiste en grande partie à frapper aveuglément à l'explosion des cibles civiles telles que cinémas, magasins et restaurants. Non seulement la police et l'armée rencontrent toutes les graves difficultés liées, où que ce soit dans le monde, à la guérilla urbaine, mais leur principal problème tient à la terreur inspirée par l'IRA chez les témoins et les jurés, terreur qui rend parfois pratiquement impossible la condamnation des terroristes. Pour cette raison, en 1971, le gouvernement britannique a autorisé la pratique de l'interdiction, mais celle-ci a été supprimée en février 1975. Il s'efforce maintenant de lutter contre le terrorisme uniquement par les voies légales normales. Personne, en Irlande du Nord, n'est emprisonné à cause de ses convictions politiques. Ne sont en détention que ceux qui attendent d'être jugés ou qui ont été condamnés par les tribunaux criminels.

COMPTE tenu de la difficulté d'obtenir des témoignages, cette démarche repose en grande partie sur l'interrogatoire des suspects, et elle a à son tour... la chose était inévitable... suscité des accusations de violence contre la police. Ces accusations ont donné lieu à des enquêtes scrupuleuses et impartiales et se sont révélées, dans l'immense majorité des cas, sans fondement. Toutefois, des mesures encore plus rigoureuses de protection contre l'emploi de la contrainte dans les interrogatoires ont été introduites dernièrement. Les forces armées en Ulster opèrent dans le cadre du droit criminel ordinaire et les soldats doivent répondre devant les tribunaux civils ordinaires de toute atteinte aux personnes ou aux biens dont ils seraient responsables.

Comme on pouvait s'y attendre, l'activité de l'IRA a provoqué chez les protestants une vive réaction, qui a été habilement exploitée par les extrémistes. Les forces de sécurité ont dû par moments se battre sur deux fronts — contre l'IRA et contre les forces protestantes paramilitaires. Depuis le début du conflit, 1 936 personnes ont été tuées, dont 201 seulement par les forces de sécurité.

Du point de vue politique, l'attitude du gouvernement britannique (partagée par tous les grands partis) est restée inchangée depuis 1969. Il n'exclura pas l'Irlande du Nord du Royaume-Uni dans la mesure où l'immense majorité de sa population a (dans un référendum tenu en 1973) exprimé sa volonté de demeurer au sein du Royaume-Uni, mais il est également résolu à apporter des sauvegardes indestructibles aux droits de la minorité catholique. Il a également déclaré qu'il ne voyait pas d'objections à l'unification de l'Irlande, à condition qu'elle soit voulue par la majorité de la population d'Irlande du Nord. Depuis 1972, le Parlement de Stormont est suspendu et l'Irlande du Nord est actuellement gouvernée directement par un secrétaire d'Etat responsable devant la Chambre des Communes. Plusieurs tentatives ont été faites (dont l'une a rencontré un bref succès) pour rétablir un gouvernement décentralisé sur une base également acceptable aux partis constitutionnels non violents représentant les communautés protestante et catholique. Jusqu'ici, ces tentatives ont échoué, mais l'actuel secrétaire d'Etat recherche toujours un règlement constitutionnel qui puisse être accepté de tous. En attendant, le gouvernement britannique maintiendra le gouvernement direct ainsi que les effectifs militaires exigés par la sécurité, car la seule alternative à cette voie serait d'abandonner l'Ulster à l'anarchie et, selon toute probabilité, l'anarchie conduirait à la formation d'un Etat protestant indépendant où les droits de la minorité catholique ne bénéficieraient plus d'aucune garantie.

(*) Journaliste au Daily Telegraph.

Londres s'interroge sur l'opportunité d'un sommet

De notre correspondant

Londres. — Mme Thatcher aura prochainement à prendre une décision délicate à propos de l'invitation de M. Hugh Carey, gouverneur de l'Etat de New-York. Celui-ci propose en effet d'organiser en septembre dans cette ville une rencontre au sommet sur le problème de l'Irlande du Nord. Après s'en être entretenu verbalement avec les intéressés, le gouverneur Carey aurait officiellement invité M. Atkins, secrétaire britannique chargé des problèmes de l'Ulster, et M. O'Kennedy, ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Dublin, à venir s'entretenir avec lui de cette question.

L'initiative du gouverneur, inspirée de toute évidence par des considérations de politique internationale, n'est pas dénuée d'importance. L'« Ulster » ne saurait être sous-estimé, à l'immédiat, par le fait qu'il implique des dirigeants protestants de l'Ulster.

Italie

M. Berlinguer précise sa conception du « compromis historique »

De notre correspondant

Rome. — Rinascente, l'hebdomadaire théorique du parti communiste italien, publie ce jeudi 23 août un éditorial de M. Enrico Berlinguer, consacré à une réévaluation du « compromis historique », qui suscite déjà certaines réactions dans le monde politique. En fait, M. Berlinguer propose également dans ce texte une mise à jour du concept d'unité, qui est le cheval de bataille du parti depuis 1977. Le prétexte de cet éditorial est l'anniversaire de la mort de l'ancien secrétaire général du parti, Palmiro Togliatti, et d'un article que celui-ci publia en 1946 pour faire le bilan du « compromis » réalisé alors entre les « grandes ailes » — progressiste et conservatrice — du front antifasciste.

La situation actuelle, particulièrement alarmante au plan économique, justifie plus que jamais cette notion de compromis, dit en substance le secrétaire général du P.C.I., qui précise : « Une avancée dans la démocratisation de la société, dans la démocratisation requiert non seulement une alliance politique et sociale des forces motrices du processus révolutionnaire, mais celle, que nous définissons, avec clarté les termes du compromis, le bloc social rénovateur offre aux autres composantes de la société pour conduire leur appropriation ou, au moins, leur neutralité ».

Dans cette perspective, M. Ber-

(Talérin.)

La nomination d'un ambassadeur d'Algérie en Suisse consacre la « normalisation » entre les deux pays

De notre correspondant

Berne. — Un haut fonctionnaire algérien, M. Rachid Haddad, a été nommé ambassadeur d'Algérie en Suisse, apprend-on mercredi 22 août à Berne. Après seize ans de rapports parfois tendus, cette nomination, selon le porte-parole du département helvétique des affaires étrangères, devrait amener « la normalisation des relations entre les deux pays ». Le poste d'ambassadeur d'Algérie à Berne était inoccupé depuis 1974. La décision d'Alger est la suite logique du règlement intervenu en avril dernier dans l'affaire du « trésor du P.L.N. » qui avait longtemps envenimé les relations algero-suisses. Au lendemain de l'indépendance de l'Algérie, en 1962, M. Mohamed Khider, alors trésorier du P.L.N., avait déposé quelque 40 millions de francs suisses provenant des fonds de l'organisation à la Banque commerciale arabe de Genève, dont

il avait acquis les deux tiers du capital. Mais, à la suite de sa brouille avec M. Ben Bella et ses successeurs, M. Khider avait refusé de restituer ces fonds au gouvernement algérien.

Après l'assassinat de M. Khider en 1967, l'Algérie avait vainement tenté de récupérer le trésor du P.L.N. D'abouti en 1974 par le tribunal fédéral, la plus haute instance judiciaire suisse, Alger avait manifesté sa mauvaise humeur en rappelant son ambassadeur à Berne. Mais, prenant le contre-pied de toutes les décisions antérieures, la commission fédérale des banques reconnaissait le 24 avril 1979 les droits de propriété de l'Algérie sur la Banque commerciale arabe de Genève.

Les efforts personnels de M. Pierre Aubert, nouveau chef de la diplomatie suisse, ont sans doute contribué à détendre l'atmosphère. — J.-C. B.

SOLDES

20% sur TAPIS de CHINE et d'ORIENT

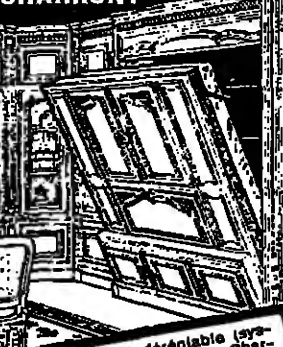
Les Lisses de France

98 bd haussmann Paris 8^e

tél. 522 88 25 / 88 68

VELIZY 2 tél. 946 28 36

GAGNEZ UNE PIECE avec le lit abattable CHARRON!



Souple, robuste, indéformable (prolonge la durée de vie du lit abattable). Charron (fait en 30 et en 15 millions de pièces modernes et en bois, laqué, etc.).

LE PLUS GRAND SPECIALISTE de lits abattables de Lys (département de la Somme)

Conditions spéciales en Août

Charron

378, bd de Charonne PARIS 11^e M^o NATION - tél. 373 15 35 - PARKING

OUVERT EN AOÛT et Centres Chaux de Belle Epine et Velizy 2 (Lits concessionnaires province et demande)

Le Monde DES LIVRES

Claude Morgan, l'homme qui croyait à l'histoire

● Les souvenirs de l'ancien directeur des Lettres françaises.

VENU au parti communiste avec la guerre d'Espagne, Claude Morgan en est sorti après l'intervention soviétique en Hongrie, sans pour autant renoncer à ses convictions, ni renier sa foi. C'est ce qui distingue cet intellectuel communiste des années de guerre chaude, puis de guerre froide, de beaucoup de ses pairs.

N'ayant pas figuré parmi les théoriciens les plus épris du stalinisme (il a été « vidé »

des Lettres françaises, qu'il avait pourtant contribué à fonder, avec Jacques Decour, sous l'occupation, pour laisser la place à Pierre Daix), il n'a pas eu besoin, à l'heure du désenchantement, de faire oublier ses excès de zèle par des excès de reniement. On n'a pas lu sa prose dans les journaux autrefois adverses. On ne voit pas ses poses, en veux-tu en voilà, à la télévision d'Etat.

Cette fidélité, ainsi, aux principes, — se paie en un temps où primait les renégats. Se paie d'un relatif anonymat.

Ce fils de la grande bourgeoisie — son père, Georges Leconte, était secrétaire perpétuel de l'Académie française et il

flirta lui-même un temps avec l'action française avant de se rallier au communisme — sort aujourd'hui de sa discrétion avec un livre qui est un livre de fidélité, de respect, mais aussi de colère rentrée.

Fidélité aux idées, bien sûr. Mais surtout fidélité aux hommes : d'Astier de la Vigerie, Yves Farge, Ehrenbourg, Loy Masson, cet « oiseau des îles » comme le disait curieusement Mauriac, mais qui n'y resta pas. René Blech, Eluard, et aussi à tous ceux qu'il appelle les Don Quichottes : les Soulenaynes, les Pasternaks, les Guevras, les Galvo, les Castro, les Dubcek, les Hkmet, héritiers d'une chi-

mère devenue vérité du lendemain, les uns ayant réussi, les autres pas.

Mais le titre du livre de Claude Morgan porte également : «... et les autres ». Quels autres ? Alors, ne soyons pas plus vindicatif que ne l'est l'auteur. Lisons-le. Ce ne sont pas des procès. A peine des coups de patte. Mais qui griffent au bon endroit.

A propos de procès, Claude Morgan fait son mea culpa au sujet de l'affaire Kravchenko, où il figura comme l'un des accusés. Il ne croyait pas à l'existence des camps soviétiques. Il l'a écrit. Il avait tort. Il le dit. Honnêtement.

Honnêtement, tel paraît être le sens de cette vie et telle est la tonalité de ce livre qui mêle les pages de journal d'hier et d'aujourd'hui et recouvre une période qui va de 1936 à nos jours, brisant une des sommes les plus considérables d'événements qu'ait connus notre histoire, en un temps si rapproché : Front populaire, drôle de guerre, occupation, résistance, libération, guerre froide, guerre de décolonisation, déstalinisation, gaullisme, mai 68, renouveau dans le tiers-monde. On aura intérêt à s'y reporter comme au témoignage d'un esprit sincère qui fut aussi, le plus souvent, un acteur, en même temps qu'un témoin de première main, et qui ne fardait pas sa vérité.

Un exemple de cette sincérité. Claude Morgan approuva le pacte germano-soviétique en son temps. Il continue à le juger justifié comme la seule solution qui s'imposait aux Soviétiques.

L'explication de cette continuité, on la trouvera dans cette courte note de 1974 consacrée à Aragon, lequel avait déclaré dans une interview qu'« à son âge il n'avait pas d'idées sur les années à venir ».

« Sa trajectoire », écrit Claude Morgan, « s'écrase dans l'abîme. Et je me dis naturellement que si le même être qu'Aragon, mais, moi, je me sens rattaché à l'avenir. Parce que je suis communiste [souligné par l'auteur]. Et que l'avenir de l'homme est et restera jusqu'au dernier jour ma passion ».

Claude Morgan ou l'homme qui, en dépit des désillusions et de l'âge, continue à croire en l'histoire, mais aimait qu'elle eût les mains moites sales.

PAUL MORELLE

★ LES DON QUICHOTTE ET LES AUTRES, de Claude Morgan. Ed. Guy Robert, Clé première, 220 pages.

EDGAR REICHMAN.

(Lire la suite page 10.)

Un météore nommé Bruno Schulz

● Une correspondance pathétique enfin retrouvée...

EN 1961, Maurice Nadeau publiait dans sa collection des Lettres nouvelles quelques récits d'un auteur polonais inconnu (1). Ce fut pour la critique, mais seulement pour elle, une révélation. Treize ans plus tard, l'œuvre complète de Schulz — deux recueils de nouvelles — paraissait dans la même collection (2). Cette fois-ci, un public averti réagit avec enthousiasme, comme le même public polonais, quarante ans plus tôt, quand Schulz publiait pour la première fois, à Varsovie, ses textes envoûtants. Aujourd'hui, sa correspondance, perdue pendant la guerre, longtemps recherchée, enfin retrouvée, éclaire la beauté solitaire d'une œuvre défilant toute classification ainsi que la personnalité singulière de son auteur.

Fils d'un drapier juif, Bruno Schulz est né à Drohobycz en 1898. La ville, qui devint polonaise à la fin de la première guerre mondiale, appartenait alors à l'Autriche-Hongrie. Schulz y vécut toute sa vie, s'absorbant uniquement pour quelques voyages. Ses lettres reflètent, en filigrane, la fascination morbide exercée sur lui par ce bourg, de même qu'un intense sentiment de claustrophobie. Cet homme chétif, traducteur de Kafka et de Thomas Mann en

Bruno Schulz par lui-même avec le chien.



polonais, dessinateur pendant ses loisirs, enseigne les beaux-arts dans le lycée de sa ville. Il y gagne, péniblement, sa vie. Son désespoir, son étouffement, ses échecs amoureux répétés, provoqués par une totale dépendance érotique doucement ressentie, sont reflétés dans ces dix-sept lettres. C'est aussi la clef de son extraordinaire création.

Cette création fabuleuse, autobiographie féérique obsédante aux impératifs d'une profonde unité, cris et chuchotements montant de son abyssale solitude, exprime,

comme les dessins illustrant ce volume, d'étranges obsessions : princesses dominatrices et loutins au visage enfantin, l'image du père juif, justicier, lubrique mais attendrissant. Image démolie par la servante vulgaire au fion, métamorphose qui transformait la banalité du décor quotidien en jungle féroce, malsaine où se meuvent de curieux animaux.

EDGAR REICHMAN.
(Lire la suite page 10.)

Paris sur le pavé du XVIII^e siècle

● Le petit peuple parisien au dix-huitième siècle.

GRANDE fouleuse d'archives devant l'Eternel. Ariette Farge est disciple de Michel Foucault (Surveiller et punir) et de Louis Chevalier (Classes laborieuses, classes dangereuses). Elle a vu, dans la rue parisienne du dix-huitième siècle l'espace urbain par excellence : on y saisisait au vol ces « animaux étranges » qu'étaient, pour les hommes d'ordre, les petites gens de la capitale.

Les immeubles qui bornent cette « rue des perrues » nous emmènent loin du Paris pomponné sur lequel témoignent les estampes. Les carreaux des fenêtres manquent, les chambres garnies puent, les lits gémissent, les tapisseries pourrissent, les escaliers sont troués aux marches, les pousilles grouillent, les locataires démolissent à la cloche de bois. On aurait tort de se féliciter de l'absence d'automobiles : les voitures chevalines renversent les passants, que les cochers insultent et flagellent (l'impolitesse des conducteurs ne date pas d'hier). L'accident, comme aujourd'hui, est parfois gigantesque : la « presse » de ceux qui moururent écrasés dans la foule lors du mariage du dauphin (cent trente-deux morts) nous livre les inventaires des poches d'habités des cadavres : tabatières, almanachs, des, cartes à jouer, chapélets, sacres-cœurs,

livres de prière... Seules quelques victimes ont sur elles un écrit qui porte leur nom, un papier d'identité, comme nous dirions. Sous Louis XV, la pathologie urinaire s'en donne à cœur joie. Sept à huit mille mendiants sont enfermés à Paris dans les établissements ad hoc. Surtout, plaie principale, quatre mille enfants sont abandonnés tous les ans, à l'air libre ; on les recueille à l'hôpital ; ils en meurent. Infanticide à peine différé.

La rue est gaie cependant : les femmes fréquentent les cabarets ; on est loin de la Méditerranée phalocroïque, où la taverne est surtout masculine. On joue aux quilles, aux dés, aux cartes et au biribi. Trente-deux jours de fêtes chômées s'ajoutent aux cinquante-deux dimanches de l'année. On fait la fête, plus ou moins, un jour sur quatre... L'exécution publique des condamnés a pourtant perdu quelque peu de son ancienne intensité festive et religieuse : au dix-septième siècle, l'homme que le bourreau allait tuer priait d'abord avec la foule, en un moment de ferveur intense et glorieux. Le scepticisme religieux des Lumières balaye cela.

D'excellents historiens comme Pierre Chamusca pensent que la violence des rues décroît au dix-huitième siècle. Le point de vue d'Ariette Farge est différent : pour elle, la violence populaire reste « importante, mais les tribunaux s'occupent sur du vol. Justice de classe ? Le peuple, en tout cas, est bagarreur ; il règle ses comptes en se soi ; il ne s'at-

taque guère aux groupes sociaux « supérieurs ». Tout au plus s'en prend-il à la police, en laquelle A. Farge, fidèle aux modes actuelles, voit abusivement le bras séculier du Capital. La bataille éclate vite entre la hargne et ses clients, bombardés de poisons pousés ; entre le maître et l'apprenti ; entre la maîtresse et la servante, qui se prennent aux cheveux. Il est vrai que les querelles de femmes ne sont pas prises au sérieux par la police. « Dispute de femme ne trouble pas la foire ». Les femmes battues, elles, sont légion. Faut-il penser, en revanche, avec Ariette Farge, que l'absence de viol, ignoré par les archives, prouve en réalité l'importance de cette déplorables pratiques ? Ce paradoxe ultra-féministe chez une historienne de grande classe me laisse réveur.

Faux sociaux encore : trente-cinq mille prostituées colent au pavé ou, plus réalistes, colonisent les maisons de redress-vous. Une prostituée pour dix adultes, pour cinq femmes saines. Chiffre énorme, en ce dix-huitième siècle. Le « produit brut », en termes de revenus, de ces malheureuses est supérieur dans la capitale à celui de l'industrie textile. Il est vrai que les catégories de femmes vénales sont diverses : les filles de moyenne vertu ne se prostituent qu'en morte saison. Dix mille femmes entretenues sont moins à plaindre que la masse des racoleuses du trottoir.

Ces désordres de toutes sortes appellent leurs palliatifs : qua-

rante-huit commissaires de police, des dizaines d'inspecteurs, cent trente-neuf hommes de guet, neuf cents membres de la garde, assésent de faire respecter la loi, dans la capitale, sous Louis XV. Le commissaire de police pour le quartier dont il a la charge fonctionne, comme un père de famille de l'ancien temps : il reçoit les couples de concubins, les raccommode, les unit, ou bien constate leur brouille définitive. Il est source d'une certaine « loi ». Il veille, aux meurtres, à la religion, à la censure et à la santé. Mais trop souvent il est absentéiste ou corrompu.

Ariette Farge a réalisé, dans l'esprit de la collection qui publie son œuvre, un extraordinaire montage de textes, Paris au ras des murs, dans le tremblement quotidien de son vécu collectif. Il aurait fallu parfois alléger, paraphraser plutôt que citer purement et simplement les données. Des statistiques devront un jour confirmer telle ou telle conclusion impressionniste. Ce livre, à la fois plaisant et sérieux, apparaît de toute manière comme une monographie urbaine de première force. Ariette Farge, moissonneuse de citations d'archives, n'est pas indigne du grand écrivain, semi-clochard à ses heures, qui fut, en son temps, Nicolas Réaumur de la Bretonne, paysan, parisien, pionnier, prolétaire, pirate, et parfois policier.

E. LE ROY LADURIE.
★ VIVRE DANS LA RUE À PARIS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, d'Ariette Farge. Gallimard, 250 pages.

L'ŒUVRE POÉTIQUE D'ARAGON

Bifurcation

A plusieurs reprises nous avons signalé l'importance, pour la connaissance d'Aragon, d'une édition qui se tramait dans le champ clos d'un club : en 1974, le Livre Club Diderot avait entrepris de nous donner en souscription l'œuvre poétique complète d'Aragon. Sept tomes déjà parus couvraient les années 1917-1937. Et c'était une manière d'auto-biographie qu'on découvrait. Tandis que Jean Ristat égrenait dans les notes les précisions techniques, l'Aragon d'aujourd'hui commentait l'Aragon d'autrefois, et, d'un tome à l'autre, le premier prenait de plus en plus de place. Il y avait dans cette réflexion à distance d'un homme sur son œuvre et d'un communiste sur son temps un document extraordinaire : ces « Mémoires » que, justement, Aragon se refusait à nous donner.

La publication de l'Œuvre poétique, régulière jusqu'ici, s'est interrompue en 1978. Elle a repris son cours cet été, où les tomes VIII et IX viennent de paraître. Capitales pour la trajectoire du poète, mineurs, hélas ! pour la part inédite qui décuplait la valeur de ce rassemblement de textes épars. Car à peine au quart du chemin parcouru, celui des années 1938-1942, la voix qui faisait l'extériorité de ce qui avait été écrit, pensé, vécu, tentant de mettre en ordre et en continuité secousses et tempêtes, s'arrête. Au milieu du tome VIII, on bute sur une bifurcation douloureuse qui annonce « Documents ». Comme un couperet. Après quoi, il n'y a plus que des textes des années enfouies, mis en rapport les uns avec les autres. Sans doute l'auteur a-t-il présidé à leur choix, ce qui a son importance. Mais il ne les discute plus, il ne les réfléchit plus. L'effet de miroir qui donnait tant de prix à cette édition est-il à jamais disparu ?

A propos de tout, on peut faire du roman. Mais ici cette parole coupée a vraiment quelque chose de pathétique. Aragon est en train de revivre cette terrible année 1938. En politique intérieure, c'est la « mise au vestiaire » du Front populaire. A l'extérieur, c'est plus encore : les républicains d'Espagne agonisent ; le 13 mars, Hitler entre à Vienne, c'est l'Anschluss ; quelques mois plus tard, ce sera Munich et les mains laissées libres au Führer pour le démantèlement puis l'annexion de la Tchécoslovaquie... Entre tant d'événements pressants, auxquels Aragon doit répondre — n'est-il pas directeur de Ce soir, de la revue Commune, collaborateur d'Europe, c'est-à-dire inséré plus que jamais dans l'actualité ?

par Jacqueline Piatier

— éclate, lointain, un des « monstrueux » procès de Moscou, celui des « droïters et trotskistes ». Il ramène au premier plan la mort de Gorki, survenue en 1938 : Gorki assassiné, dit-on, par ceux-là mêmes qu'on veut abattre.

L'accusation tient à peine debout. Mais dans Commune (avril 1938), Aragon l'avale, reproduit les rocambolesques minutes du procès. Dans la parole reprise quarante ans plus tard, voici comment il juge l'article « Vive Gorki ! » qu'il publia : « Quand je lis ce que j'ai bien pu écrire alors, je me condamne. J'entends dans ces propos ma crédulité passionnelle, et, bien que cette crédulité-là n'ait pas été que la mienne, je regarde aujourd'hui ma main droite et je m'étonne qu'un beau jour je ne l'aie pas coupée pour ce qu'elle avait écrit. » Le commentaire s'intitule « Faut-il en dire davantage ? ». Par une triste ironie, c'est à peu près le dernier qu'on trouve à lire ici. Et l'Œuvre poétique se referme sur elle-même.

Alors, l'apport de ces deux tomes, d'étendus, de contenu si ingénu ? Quatre cent cinquante pages pour la seule année 1938 où Aragon, sur le plan strictement poétique, ne publie rien. Du moins a-t-on la surprise de le voir tenté par le théâtre et s'essayer au premier acte, le seul, d'une comédie, Plutus, qu'il dit « trahie par lui », d'Aristophane.

Mais en dehors de ce texte, curiosité qui n'est à peu près jamais mentionnée, la moisson pulvérisée à pleines mains dans les revues Commune, Europe, est faite d'articles, de préfaces, de discours. La voix d'Aragon s'efface plus que précédemment devant celles de beaucoup d'autres : Jean Cassou, Jean-Richard Bloch, Georges Sadoul... des étrangers et des poètes, amis d'antan brouillés, Desnos, Eluard, qu'il n'est plus question, en cette année tragique, de frapper d'ostracisme. Ces textes traitent la plupart de littérature, et c'est pourtant notre histoire, en morceaux choisis, qu'ils nous livrent.

EN ces prodromes de la guerre, la littérature peut-elle se séparer de l'événement, l'écrivain s'absorber dans des jeux de mots et d'images, se perdre dans des « ténébreuses entortillées », en oubliant le réel ? C'est le grand problème que résout ce livre avec une hauteur de vue qui en impose tant les faits vont lui donner raison. Aragon ne cesse d'appeler les écrivains, de quelque bord qu'ils soient, à l'unité. Et l'on retiendra du recueil l'article, peut-être oublié, qu'il consacra aux Grands Cimetières sous la Lune et cette définition de la Nouvelle Épopée qu'il forge à travers Malraux, Bernanos, Mauriac et Montherlant.

On retiendra aussi, mais pour d'autres raisons, plus sombres, l'article remarquable d'intelligence qu'il consacre en cette année 1938 à l'œuvre romanesque de Paul Nizan et le brevet d'excellent communiste qu'il lui décerne. On ne le verra pas dans le tome IX revenir sur ce jugement alors que le pacte germano-soviétique a jeté Nizan hors du parti et que des accusations feront passer plus tard l'ombre de trahison sur l'auteur de la Conscription.

(Lire la suite page 9.)

georges elgozy
de
l'humour
prix de l'essai de l'Académie française 1979

"pétillant de la première à la dernière ligne."
L'AURORA

"un livre rare, à la fois plaisant et profond."
LE FIGARO

"bourré de citations drôles."
LE POINT

denoël

la vie littéraire

La « Nice » de Raoul Mille

Qu'ils soient originaires de Landivisiau ou de Caudebec-les-Elbeuf, voilà que des écrivains nous parlent simplement de la région qu'ils aiment. C'est d'ailleurs nous, de nombreux ouvrages qui ont souvent la même de la fraîcheur d'âme : en l'occurrence la simulation ne l'emporte pas sur l'essence.

C'est Raoul Mille qui signe le dernier en date de ces livres. Il est consacré à Nice. Des photos accompagnent un texte qui se balade dans les souvenirs de l'auteur et aussi dans l'histoire d'une cité trop souvent méprisée, précisément par les méfaits du sensationnel.

Mille n'est pas né à Nice. Il a fait connaissance avec la ville alors qu'il avait dix-sept ans. Mais cet inépuisable qui guette « la petite aventure que l'on rencontre au coin de la rue, le nez en l'air, l'esprit ailleurs » a su voir, sous le soleil qui « enlève le plus et ravivait le sang » ou au cours des nuits où régnent les filles et l'amour, « assis au cœur des siècles », il nous convie à découvrir passé et présent d'une ville comme « on ôte doucement le drap qui couvre le corps d'une femme ». Il y a les poney blancs de Marie Bachkirtseff et le pot de chambre en argent de la vieille comtesse Kiseleff ; il y a les d'Asco et son poignant amour des animaux ; il y a « les prisonniers du bled oubliés par la mort », « les loups de pampelousse » de Dizzy Gillespie, là où certains soirs « cette musique saltère la plus belle du monde » et où « les étoiles se disent : Tiens, il se passe quelque chose en bas cap sud-est sur la longueur d'une ville appelée Nice ». Il y a la vieille ville et ses odeurs, son baroque, la vieille ville qui « clame un rêve rébellé, une sorte de

mirage échappé en droite ligne du Moyen Âge, où mesure et alignement n'ont pas encore terni l'élan charnel ». Et puis, il y a les palabres des Niciens quand « la moquerie tient à distance le sérieux ».

Du grand opéra bouffe Négresco aux ressortissants de la cave Ricord et des collines « chair et sang de la cité, la glaise où s'enracine l'édifice touristique et luxueux », ce guide nous mène en des contrées où la lucidité n'exclut ni sensibilité ni émotion. Un passionnant séjour.

LOUIS NUCERA.

★ NICE. LA VISION INTIME D'UN ÉCRIVAIN, de Raoul Mille. Édition Henri Veyrier, photos : Gilbert Charles, Christian Galand, Béatrice Heyligers ; maquette : Guillaume Morand.

Yves Martin célébré

La revue de poésie Possibles (dirigée par Pierre Perrin, à 25200 Chassagne-Saint-Denis) consacre un double numéro de cent soixante pages à Yves Martin, pour fêter ses quinze ans de poésie. Le Monde a rendu compte, cette année, de deux de ses récents ouvrages, particulièrement attachants, *Je fais bouillir mon vin*, recueil de poèmes où Yves Martin prend sa place de poète nocturne aux mille angosesses freudiennes, et *Un peu d'électricité sous un grand masque noir*, où il se révèle, fidèle à ses hantises, un conteur remarquable.

A une interview d'Yves Martin succèdent plusieurs articles sur son œuvre, le texte de Patrice Desbours étant le plus pertinent et le plus subtil. Cinquante pages de poèmes inédits rendent au mieux son romanisme de la diction.

Sueur. Un squelette roux.

L'Infirmière de nuit.

Vent très noir, très propre
Fruité pour un enterrement.
Je vois mon double se lever,
Il dépose quelques pommes,
Un litre d'hydramel
A un coin précis de la grève
Où se promènent les jeunes filles
Qui ne dorment jamais...

La question de la science

Chaque été, la revue *Art Presse* propose un numéro spécial sur un thème échapant à l'actualité littéraire ou artistique. Cette année, elle nous livre un dossier portant sur « La question de la science » (48 p., 20 F) constitué par J.-M. Lévy-Laband, professeur de physique à l'université de Paris VII. Selon ses vœux, on n'y trouvera ni un panorama des acquis de la science moderne, ni une analyse de ses implications et implications sociales, ni une étude de ses significations physiques ou morales, mais un peu de tout cela quand même, au fil des contributions, dans leur singularité et leur diversité.

Ainsi, on découvre un article de Jean-Baptiste Grasset sur les limites d'une critique gauchiste de la science ; on suivra l'itinéraire d'un généticien anglais, John Stewart, perplexé à l'idée de prouver un jour l'existence d'un gène de la schizophrénie ; on prendra plaisir à tenter de répondre à la question : « Comprendre la réalité, c'est quoi ? » avec l'astrophysicien Hubert Reeves. S'il est vrai que la science ne concerne pas les seuls scientifiques, rarement une occasion aussi séduisante aura été donnée aux amateurs de fâner dans un domaine trop souvent inabordable. — R. J.

romans

Pierre-Olivier Lapie tenté par la fiction

● Une somme de sagesse et de vie.

LES ouvrages qu'a publiés Pierre-Olivier Lapie représentent partiellement les faces diverses de sa personnalité, de son action et de son esprit : poète, il y a en lui un poète, un économiste, un historien, celui-ci mêlé lui-même à l'histoire. Enfin, et toujours perceptible dans les autres : l'humaniste et l'écrivain.

Voici son premier roman. En vérité, plus qu'un roman, c'est une somme : de sagesse et de vie. Une sorte d'autobiographie, mais purement intérieure, totalement dépaycée dans l'espace, arrachée au temps, transposée dans un personnage qui n'a aucun rapport visible avec l'auteur, mais doit lui ressembler comme un frère par la pensée, la sensibilité, par les aspirations, les rêves, et jusqu'aux plus secrètes ; jusque, sans doute, aux vœux involontaires de l'inconscient.

Le nom seul d'Aristote nous conduirait déjà dans une Grèce à la fois réelle, intemporelle et mythique. Tous les noms, d'ailleurs, sont grecs, bien que le lieu du roman soit d'abord une grèce de la faiblesse libyenne où vit une famille de pêcheurs qui, autour de la mamma, sont tout semblables à des Napolitains d'aujourd'hui. Le lecteur découvre vite que l'enfant préféré, Aristote, est un cadeau des dieux, venu, descendu ou ne sait d'où : le volé, le mythé.

Aux premières pages, il quitte la grèce et les siens pour ce qui apparaît aussitôt comme un voyage initiatique, la première des initiations étant celle de

l'amour avec les filles du désert. Mais déjà, il s'est donné sa règle de liberté : « Je refuse tout lien. Je veux conduire ma vie moi-même. » Telles sont les enfances d'Aristote. Viennent bientôt ses « boîtes » : il aborde aux rivages de Delphes, est introduit dans les collèges, il va se montrer à la fois fervent et contestataire. Devenu, franchement rebelle, insubordonné, il est jeté en prison. Et le voilà plus libre encore, socialiste, et défiant le roi et la mort. Gracie, il reprend sa route de terre et de mer. Cette fois, il est entré dans l'âge d'homme, celui des épreuves décisives : non sans donner carrière à cet insatiable « appétit de femmes qui ne (le) quittera jamais ». Épreuve de la guerre, épreuve du pouvoir, enfin le grand « dessin ». Ce pouvoir, il le suspendra volontairement à la décision d'un vote. Ainsi : « J'ai tenu mon pouvoir à ma main. » Ce mot et cette histoire nous rappellent quelque chose, qui a tout juste dix ans.

Pour Aristote, la vieillesse ne sera pas un naufrage, mais une ultime et sereine navigation. Et il aura, le temps, lui d'achever ses Mémoires : que voit-il sur son chemin ? Les analogies plus loin. Ce n'est pas d'un autre que se souvient Aristote, mais de lui-même. La langue de sa mémoire est celle, classiquement pure, que nous attendons de lui, romanesque, riche, sensuelle. Roman d'aventures, roman politique, philosophique, érotique aussi : pour l'écrire un homme de réflexion et d'action s'arrête longuement, quand vient le soir.

YVES FLORENNE.

★ ARISTOTE, de P.-O. Lapie. Ed. J.-C. Lattès, 234 pages.

histoire-fiction

Albion sauce brune

L'ANGLETERRE est une île. N'y va pas qui veut. On en plaisait déjà, durant l'émigration, s'il faut en croire Mme de Bolgne. On remarquait que l'empereur avait du tracé avec son nouvel habit. Il ne parvenait pas à enlever la Manche. Les Delphes ont voulu que Hitler y ait parvenu. Restait à décrire cette occupation de l'Angleterre par les nazis.

C'est remarquablement fait dans *SS-G-8*. Pour le policier Archer, la vie va son train, à Londres. Il doit enquêter sur un meurtre. Allemands ou pas, il lui faut bien faire son travail. Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Certains lui reprochent de travailler pour le Gestapo. C'est injuste : Scotland Yard reste le bon vieux Yard. Même quand Himmler fait enfermer le roi à la Tour ? Même si Archer doit naviguer entre les ordres contradictoires de deux dignitaires ? SS ? Même. La police se doit de maintenir l'ordre.

Mais l'ordre nouveau n'est pas si joyeux. Dans les ruines de Londres, les Anglais ont froid, en ce mois de novembre 1941. Leur mode de vie s'est assombri : couvre-feu, ersatz de thé, magasins jadis convertis en Soldatenheim... Les gosses collectionnent les insignes nazis. Les grands jouent à d'autres jeux. On parle de Résistance. Terrorisme, recitent les Allemands. L'insolence des nouveaux riches du marché noir s'étale. L'espérance

est loin, plus loin que l'Amérique, isolationniste. Quant à l'U.R.S.S., alliée de Hitler, elle envoie une flotte à Londres, à l'occasion de la Semaine de l'Amiénil germano-soviétique.

Le clou de cette manifestation sera l'exhumation de Karl Marx. Adolf en fait cadeau à Joseph. Karl reposera, ce qui est logique, à côté de Vladimir Ilitch, place Rouge. Fiction trop poussée ? Pas du tout. L'homme à la mèche était le spécialiste du cadeau. A l'époque, il nous avait rendu l'Algérie. Cela n'avait guère allongé la saute de nos rutilances, mais le geste y était.

Voilà pourquoi les chœurs de l'Armée rouge viennent chanter le *Horst Wessel Lied* dans le vieux cimetière de Highgate, en présence de Molotov, Ribbentrop, Goebbels...

Cérange, c'est que cela ne nous semble pas le moins du monde, étrange, grâce à la technique de Len Deighton. A force de détails concrets toujours justes, son imaginaire finit par être réel comme du béton. Il nous donne l'impression de rouvrir un vieux numéro de *Signal* retrouvé sur les quais, de feuilleter des souvenirs. Qui, c'est ça, c'était bien ça, les rafles, les restrictions, l'avenir bouché, et cet éternel barrage de la Feldgendarmarie, au bout d'Old Colpton Street.

CLAUDE COURCHAY.

★ SS-G-8, de Len Deighton, Fayard.

CORRESPONDANCE

A propos des « frères de Jésus »

Nous avons reçu de M. Pierre Benoit, o.p., professeur à l'École biblique de Jérusalem, la lettre suivante :

Dans le *Monde* du 13 août 1979, M. Henri Guillemin a présenté, en approuvant chaleureusement, un livre récent de Jean Gilles, où il est, paraît-il, démontré que les frères et sœurs de Jésus dont parle l'Évangile sont bel et bien ses frères et sœurs selon la chair, et non des cousins ou cousines comme l'affirme ordinairement l'Église catholique. Ce faisant, M. Guillemin rend un hommage reconnaissant à l'École biblique de Jérusalem, et à ses chercheurs qualifiés, pour l'établissement de nos documents fondamentaux au moyen d'une étude critique des manuscrits, de leurs variantes et des probables interpolations. « Quel qu'il en soit de cette définition assez vague et peu exacte de ses travaux », l'École biblique est certainement sensible à la sympathie qui l'inspire. Elle se demande toutefois ce que vient faire cet hommage dans la présentation de l'ouvrage de Jean Gilles. D'autres que nous se sont étonnés du lien ainsi suggéré entre l'École biblique et une œuvre qui est, pour le moins discutable. Le livre de Jean Gilles n'est pas encore venu jusqu'à nous, et nous ne savons rien de son contenu. Nous nous abstenons donc de le juger. Mais nous tenons à prévenir les lecteurs du *Monde* que l'École biblique n'est en rien responsable des thèses de M. Jean Gilles.

Le prix des livres

Le docteur Jean-Louis Roy, de Dijon, nous a adressé la lettre suivante :

L'impossibilité actuelle de préciser le prix des livres dans les articles que les critiques littéraires leur consacrent, apporte au consommateur une gêne notable.

Le lecteur se voit maintenant obligé de faire le tour des librairies de sa ville avant de faire son choix, de même que la ménagère devrait faire le tour des rayons des divers supermarchés pour comparer les prix. On ne peut même plus se fier aveuglément aux librairies championnes du discount puisque leurs prix affichés ne sont plus opposables aux prix initiaux. Ainsi, dans ma ville, les magasins Prisunic ont installé un rayon des best-sellers à 20 % moins cher depuis un an. Brusquement, l'affichage de ce taux de réduction ne peut plus être autorisé. Et j'ai la surprise de découvrir, à côté de livres effectivement vendus 20 % moins cher qu'il y a un an, au prix gonflé : *Chesapeake*, de James Michener, Éditions du Seuil, affiché 80 F sur tous les volumes exposés, alors qu'il est en vente à 59 F partout ailleurs, en accord avec le prix précédé lors de sa sortie, notamment dans le *Monde*.

On peut donc demander, en librairie comme ailleurs, que le prix maximum soit indiqué dans la presse. Que les détaillants fassent ensuite leur publicité à leur idée : la camoufler, mais ne pas la faire économiquement condamnable.

D'autres réactions que la mienne devraient contribuer à ce qu'une solution soit trouvée.

LIRE

en été

Alexandre ASTRUC

Ludovic était le fraccasant héros du *Serpent jaune*. Réfugié en Suisse, il va se précipiter tête baissée et cœur en feu dans de nouvelles aventures rocambolesques : fureur de vivre, audace, passions amoureuses et politiques. Il ne peut ni ne veut connaître le repos...

GALLIMARD



éditions

Péladan décadent ou m...

« Péladan décadent ou m... » est un livre de... (text is partially obscured and blurry, but appears to be a review or advertisement for a book by Péladan).

L'ŒUVRE POÉTIQUE D'ARAGON

« L'ŒUVRE POÉTIQUE D'ARAGON » est une collection de... (text is partially obscured and blurry).

par Jacqueline Piatier

« L'ŒUVRE POÉTIQUE D'ARAGON » est une collection de... (text is partially obscured and blurry).

georges piroué
Feux et lieux
PRIX VALÉRY LARBAUD 1979
"Tout l'art de la nouvelle consiste à couler en mots ce temps ineffable d'un sein nu entre deux chemises, d'une montagne entre deux tunnels."
Bernard Péroche, *Le Monde*
denoël

riéo tamburi
MALAPAP
contre-jour
denoël

Pierre-Olivier Laporte
tente par la fiction

rééditions

Péladan décadent ou mystique?

● « Des fêtes sans raison ».

ETRE, ou prétendre être, un initié ; se donner de son propre chef le titre de Sâr, titre suprême dans la Perse antique ; créer un ordre de la Rose ; créer une « éthopée » en vingt et un romans ; braver le ridicule d'une époque en incarnant ; jouer son rôle dans le « wagnérisme » et dans la « culture d'idée », c'est l'image que l'histoire retient de Joseph Péladan, Méridional par la faconde, catholique par la décision, occultiste par le goût, il dénonça la « décadence » de la fin du siècle, dont il fut cependant l'un des plus beaux fleurons.

On connaît mal sa vie, à force de l'avoir noyée sous des anecdotes parfois douteuses. Sa pensée fut recueillie par des disciples farouches, qui se muèrent en hagiographes. Comme l'écrit Anatole France, il fit des romans qui sont « des fêtes sans raison, mais pleines de poésie ». En rééditant le *Vice suprême*, qui est l'un de ses maîtres livres, les éditions Des autres ont eu le tort de ne pas donner en préface le texte que Barbey d'Aurevilly avait fait pour cet ouvrage. Les éditions Slatkine, par contre, le reproduisent : ce sont des pages d'une belle venue, et éclairantes, Jean-Pierre Bonnerot, qui patronne les vingt et un volumes des éditions Slatkine, et qui vient de préface les trois premiers parus, conteste l'analyse de Barbey d'Aurevilly. D'après ce critique, qui a longtemps travaillé sur les ouvrages de Péladan, Barbey ne veut voir dans le *Vice suprême* que la peinture en couleurs vénéneuses de la décadence, alors qu'il y a, d'après Bonnerot, de la mise en place d'une mystique. L'un et l'autre ont raison, mais à la condition d'ajouter à cela l'érotisme singulier et fascinant qui est partout chez Péladan, au travail.

Péladan est contemporain du renouveau mystique qui se fit contre les idées rationalistes, et, on le sait, contre les idées républicaines (1). C'est une époque étrange : l'Eglise est peuplée d'hérétiques. Les occultistes vont à la messe. On voit un culte à

Naudort, l'empereur. Les larmes de sang de la Vierge de La Salette promettent la fin du monde. De Vingtras à l'abbé Boullan, soit : de Léon Bloy à Joris-Karl Huysmans, quel fracas ! C'est dans ce concert où on ne sait plus bien où est Dieu et où sont les diables, que parait le Sâr Joseph Péladan (2).

Dans le *Vice suprême*, il met en scène un Don Juan féminin, la princesse d'Este, descendante de Lucrèce Borgia, qui recompose dans le Paris des dernières années du siècle un palais florentin : des fêtes, des bals, des vices, des masques. Toute la mythologie de ce temps incertain et troublant se retrouve et s'inscrit dans ces pages féeriques et démesurées, qui vont jusqu'à friser le ridicule par le pompeux et l'exagéré du style, par l'invraisemblance des situations. Anatole France l'avait bien vu : « Fêtes sans raison ».

Aux tentations de la princesse d'Este, qui est « un mélange de cette maigre fleur de l'orient où il n'y a pas d'os et de cette chair lombardie où il n'y a pas de grasse », deux hommes vont résister : le mage Mérodak et l'abbé Alta. L'abbé Alta a existé ; il se nommait Calixte Mélingue, et il lisait Lacurria. Mérodak, c'est Péladan lui-même. Ils se repaissent ici et là dans les vingt et un romans, assumant eux deux l'axe mystique de l'ensemble.

Mais on peut lire la *Décadence latine* pour d'autres raisons, et pour celle-ci principalement : la peinture de la société parisienne « fin de siècle ».

Dans l'initiation sentimentale, les personnages continuent leur quête. De quel sâr est-il ? De l'androgyne ! Voyez la description de la princesse d'Este ! Les peintres qui monteront leurs toiles dans les salons de la Rose-Croix, salons organisés par le Sâr de 1892 à 1897, et qui appartiennent au symbolisme, seront hantés par ce mythe : Fernand Khnopff, Aman-Jean, Jean Delville, Alexandre Séon, et d'autres encore.

Péladan avait de l'extravagance dans la tenue : il coiffait sa che-

velure et sa barbe à l'assyrienne, il se vêtait de violet et de fourrure, il inventait sa vie en écrivant ses romans. Jean de Tinan trouvait à Willy un roman : *Maitresse d'esthètes*, où Péladan est nommé Sautokrat. L'auteur du *Vice suprême* fut un homme contesté, moqué, renié par certains ; admiré et adulé par d'autres. Il mourut en 1918 pour avoir mangé des huîtres qui n'étaient pas fraîches. Il était né en 1859. Il a laissé une œuvre immense, dont une partie demeure inédite, dans des cartons, à l'arsenal.

Lorsqu'on lit les vingt et un tomes de la *Décadence latine*, on perçoit son ambition : il voulait être Balaam. Ce n'est pas lui cependant qui a écrit la *Comédie humaine* de la Belle-Epoque, c'est Marcel Proust. Il mérite malgré tout l'attention : le *Vice suprême* est un monstre dont on s'enchaîne, et son actualité préfacière (chez Slatkine) prouve pour bientôt une vaste étude sur son œuvre romanesque. Péladan, c'est la décadence en lettres majuscules. — H. J.

★ LE VICE SUPRÊME, CUREUSE, L'INITIATION SENTIMENTALE, par Péladan. Chaque volume est préfacé par Jean-Pierre Bonnerot. Editions Slatkine, distribution Honoré Champion. Respectivement 396, 364 et 346 pages. Dix-huit volumes sont à venir pour compléter la série.

Jean Lorrain concurrent de Maupassant

● Du « Vice errant » à la « Maison Philibert ».

LORSQU'IL dédie le *Vice errant* à l'hyppocrisie et à la lâcheté humaine, et à la féroce des hommes gens et à l'honnêteté des parvenus, Jean Lorrain dit de son livre qu'il est « la chronique navrante d'une effroyable usure d'âme ». La partie principale du *Vice errant*, dont le sous-titre est « Coïns de Byzance », est constituée par un récit exaspéré et exagéré : les *Noronsoff*. C'est ce texte que ressuscitent les directeurs de la collection « Les Palmés ». Malgré divers travaux, Jean Lorrain est toujours à découvrir : ses textes sont d'une variété étonnante. Il est préraphaélite avec sa série des *Princesses*, inquiète avec *M. de Phocas* (1), baroque avec les *Noronsoff*, réaliste avec la *Maison Philibert*, fantastique (comme on a dit d'Hoffmann) avec les *Ames d'autrui* et *Histoires de masques*. Il est toujours surprenant : c'est plus que l'homme du trouble, c'est l'homme du loup.

Personnage essentiel de la fin du XIX^e siècle, il correspond admirablement à notre propre fin

(1) *Monsieur de Phocas*, suivi de *Monsieur de Bourgeon*. Collection « 10-18 ».



★ Illustration tirée de « Sem », Pierre Fautou, Ed. Périquoz.

de siècle : il a — aujourd'hui — un bel avenir.

Jean Lorrain était normand, comme Guy de Maupassant, avec qui il fut en concurrence. Mais si Maupassant mourut au moment de la guerre, Jean Lorrain mourut au moment de la guerre.

ment où il allait crier à la décadence, c'est à la juste mesure que commençait Lorrain, et c'est dans ce monde faussé du Tout-Paris qu'il se maintint. Il était roturier, homosexuel avec provocation, fardé, les doigts couverts de bagues de Lalique, naviguant des salons aux bas-fonds, mais reçu partout. Il avait découvert la clé de cet univers décadent : l'écho, c'est-à-dire l'article court qui justifie ou conforte. Dans les journaux du temps, les pages où paraissaient ces articles-là représentaient la télévision d'aujourd'hui, la verve et l'insolence en plus. Jean Lorrain n'écrivait pas qu'un vitriol, il lui arrivait d'écrire au curage et il laissa derrière lui bien des réputations mores.

La « Byzance » des *Noronsoff*, c'est la Côte d'Azur 1900. L'« usure d'âme », c'est l'ennui. Ce n'est plus le spleen de Baudelaire, c'est quelque chose de plus navrant encore : ce n'est plus le désir, c'est la lassitude. Une histoire comme celle des *Noronsoff* ne se résume pas. Mais ce qu'il faut dire, c'est qu'il y a là, en action dans l'écriture, quelque chose d'halluciné et de pervers qui continue, malgré le temps qui a passé, d'exercer sa fascination.

Du poivre partout

La *Maison Philibert*, c'est autre chose : c'est le Jean Lorrain qu'a montré Colette. Celui, comme dit Jean Chalon dans sa préface, qui avait le goût et l'habitude des mauvais lieux. Disons que la « maison » dont il est ici question est très exactement ce qu'on nommait un bordel, mais un bordel de province, une « honnête maison » si se dit Aubry-les-Epinettes. M. Philibert en est le patron. Les pensionnaires sont soumises à un régime vertueux : passés les moments où elles s'occupent avec les clients, elles écosent les petits pois, évaluent les gros mots (sans peine d'être mises à l'amende), car Mme Philibert a de la religion, et sa fille est chez les sœurs d'un couvent.

Une partie du livre de Lorrain décrit, avec une ironie mêlée de tendresse, les « employées » de M. Philibert : ce n'est pas une « maison », c'est une « famille ». Je sais bien qu'il faudrait remonter tout cela dans le contexte de la prostitution, mais Lorrain n'est pas un sociologue, uniquement un romancier. Sous le romancier, cependant, perçait un sociologue un peu démoniaque et pas mal narquois : le vice bourgeois est dénoncé par le biais d'anecdotes croustillantes : faces aux prostituées, il y a les habitués. On se demande qui vaut mieux, de celles-là ou de ceux-ci. Mais Jean Lorrain met du poivre partout, et donc du saphisme dans le sein même de la Maison Philibert, ce dont le patron, qui a de la vertu, ne se peut aucunement accommoder : « Oui, monsieur, c'est un métier qui se perd bien... »

Il se perd d'autant plus que Philibert, tenancier d'une maison close à Aubry-les-Epinettes, honnête commerçant, recevant chez lui les notabilités locales, ne parvient plus à « meubler » son étalage. Ceci veut dire que, lorsqu'il monte à Paris pour y trouver une nouvelle « fille », il se heurte à une nouvelle génération de truands, irrespectueux des lois. Lui, Philibert, va se trouver face à face avec le même l'Affreux ! Le problème se posait déjà en 1900, du moins dans le livre de Lorrain, mais Lorrain connaissait les moeurs : il se levait une nouvelle vague de criminalité, celle des jeunes ! Et les vieux tenanciers, en choeur, de se plaindre : ils (les jeunes) ne respectent plus rien ! Il est vrai que Philibert va en mourir.

C'est un livre qui vivra. Il y a là-dedans du Jules Renard et un peu de Francis Carco. On a dit que Lorrain, écrivant la *Maison Philibert*, voulait se mesurer à la *Maison Tellier* de son vieil ennemi Maupassant ; il n'en est rien. Le propos diffère du tout au tout. Il faut ajouter à ceci que, pour écrire la *Maison Philibert*, deux ans avant sa mort, Lorrain a ramassé les souvenirs de ses déambulations nocturnes dans Paris : il y a là, par exemple, une description des coutumes du Sébasto qui est inoubliable.

Ce perversité qui buvait de l'éther avait l'œil vif et la plume insolente.

HUBERT JUIN.

★ LES NORONSOFF, de Jean Lorrain. Editions des Autres, coll. « Les Palmés », 239 pages.

★ LA MAISON PHILIBERT, de Jean Lorrain. Préface de Jean Chalon. Editions Jean-Claude Lattès, coll. « Les classiques interdits », 316 pages.

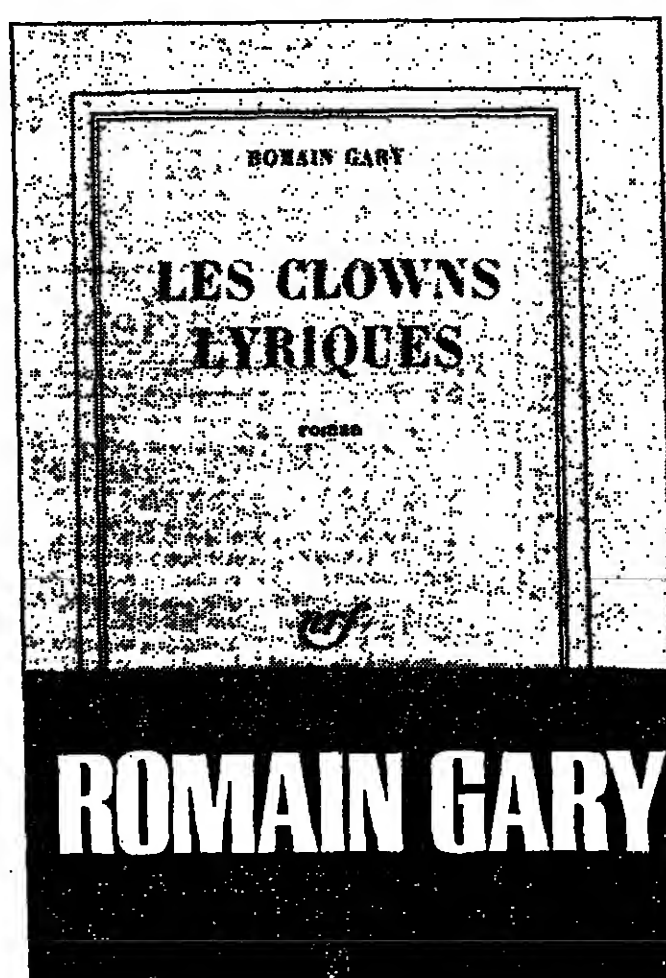
LIRE

en été

Romain GARY

Des clowns lyriques
— c'était ainsi que Gorki appelait les idéalistes —
tentent d'oublier un monde en proie aux « causes sacrées »
et de se débarrasser, par le burlesque et la dérision,
de l'espoir irrépressible qui les torture.
Tous ces tendres voient dans l'amour
le seul refuge où l'homme peut
abriter sa tête rêveuse.

GALLIMARD



L'ŒUVRE POÉTIQUE D'ARAGON

(Suite de la page 7.)

MAIS ce tome IX (1930-1942) est plein de trous. Autant le bruit des événements gronde dans le précédent, autant il disparaît dès que la guerre éclate pour laisser seulement monter le chant. Celui du Crève-Cœur, des Yeux d'Elisa, du Cantique à Elisa, de Brocéliande. Textes nus, sans autre commentaire que celui que leur auteur leur a donné dans ses préfaces ou les textes contemporains de leur publication et qui les accompagneront dans toutes leurs rééditions : la Rime en 1940, la Leçon de Ribérac, etc. Tout

par Jacqueline Piatier

juste, dans ses notes, Jean Ristat rassemble-t-il quelques exégèses que Pierre Seghers, Georges Sadoul, Pierre Daix, ont données par la suite. Tout cela est connu, comme le sont ces poèmes admirables qui chantent encore dans les mémoires et sont partout accessibles.

POUR la première fois, l'édition de l'Œuvre poétique n'apporte rien de neuf. Et c'est au moment où se produit l'ascension d'Aragon à sa place hugolienne. Car il a cette stature qu'on lui contestera. Rien n'empêchera pourtant que cette édition de la rime, ces vers qui chantent, de déshonneur, « l'homme et les amies », que le retour de cet ancien surréaliste à notre tradition nationale, que cette réinvention de notre civilisation courtoise, pour mieux tourner l'interdit, que cette prosodie immédiate et savante qui sait mêler l'image insolite à l'expression simple de ce que tous ont ressenti, ne fasse de lui, dans l'histoire littéraire du vingtième siècle, un prince indétrônable de notre poésie.

★ ŒUVRE POÉTIQUE D'ARAGON, tome VIII, 1933 (678 pages) ; tome IX, 1933-1942 (618 pages). En souscription au Livre Club Didierot.

★ Signaler, en accompagnement de l'Œuvre poétique, les *Chroniques de la place et du bon temps*, qui viennent de paraître aux éditions des Autres (français réunis), précédées de la réédition des *Chroniques du bel canto* publiées en 1968 (Skira). Le recueil regroupe les articles d'Aragon publiés dans Europe jusqu'en 1949.

orfeo tamburi
MALAPARTE
à contre-jour

vingt ans d'une amitié sincère
pressée au crible
d'une intelligence aigüe.

LE FIGARO MAGAZINE

denoël

Georges Perec
Feux et lieux

denoël

lettres étrangères
Un météore
nommé Bruno Sch

lettres étrangères

Heinrich Heine
et l'Allemagne

EXILE à Paris, en 1831 jusqu'à sa mort, survenue en 1856, Heinrich Heine entreprend, comme l'avait fait Mme de Staël quelques vingt ans plus tôt, de faire découvrir la pensée allemande aux Français. Les Presses d'aujourd'hui viennent de rééditer l'essentiel de ses articles parus dans l'*Europe littéraire* puis la *Revue des Deux Mondes* et rassemblés en 1855 sous un titre choisi délibérément pour faire pièce à celui de son illustre devancier : *De l'Allemagne* (1).

Si l'on en croit Heine, Mme de Staël serait devenue pro-allemande par dépit d'avoir été repoussée par Napoléon. Admirateur inconditionnel de l'Empereur (on lui pardonnait lorsqu'on sait le rôle joué par celui-ci dans l'émancipation des Juifs d'outre-Rhin), Heinrich Heine ne se cache pas d'avoir fait, lui aussi, œuvre partisane. Est-ce la même Allemagne que celle dont Mme de Staël révélait aux romantiques français « l'anarchie douce et paisible », le pays livré à la censure, au despotisme, au nationalisme montant, qu'a dû fuir Heinrich Heine ? « Quand vous entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France », écrit-il avec une clairvoyance prophétique. « On exécutera en Allemagne un drame après lequel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle. »

Fournissant de jugements à l'emporte-pièce, de rapprochements audacieux, de saillies mordantes, ce « De l'Allemagne » de Heine, traduit admirablement par l'auteur en personne, assisté de ses amis français, il justifie la réputation de celui que Paris tint pour « l'homme le plus spirituel de l'Europe moderne ». C'est la comparaison entre Robespierre et Kant, deux incorruptibles que « la nature avait destinés à peser du café et du sucre » et dont « la fatalité voulait qu'ils fussent une autre balance et ieta, à l'un, un roi, à l'autre, un dieu ». C'est l'évocation de Mme de Staël, « tempête en jupon », tourbillonnant à travers notre tranquille Allemagne, en train de humer les philosophes comme autant de sorbets tout en s'écriant : « Oh ! quelle charmante fraîcheur règne dans vos bois ! » Ce sont des considérations, toujours brillantes, sur les sujets les plus variés : affinités entre les races juive et germanique, entre les conséquences parallèles de la Révolution française et de la philosophie idéaliste allemande : « Désormais, chez vous, à la place du Roi, chez nous, à la place de Dieu, c'est la Loi, seule, qui régnera. »

Les contradictions, c'est vrai, n'ont jamais fait peur à Heinrich Heine. Confessant avec honnêteté ce « variétisme » (dans un dernier chapitre intitulé « Avez-vous l'auteur ? »), il nous apprend, par exemple, lui qui a fait « de l'émancipation des peuples » la grande affaire de sa vie, qu'il a horreur de tout ce qui se fait par la multitude et qu'il est terrorisé à l'idée que la révolution, qu'il a tant souhaitée, « vienne détruire notre civilisation humaniste ». Quant au livre lui-même, eh bien ! si c'était à refaire, prétend-il, il préférerait pouvoir se dispenser tout à fait de le réimprimer.

Pour nous qui avons vécu le naufrage des maîtres penseurs et la fin des manichéismes, ce sont précisément les incertitudes de cet écrivain déchiré qui nous le rendent infiniment sympathique.

JEAN-LOUIS DE RAMBURES.

(1) Le texte complet en deux volumes vient de paraître, lui aussi, dans le cadre de la « Sakularausgabe » de l'œuvre de Heine, tomes XVI et XVII, chez Klincksieck.

Une trouvaille finlandaise

Les Editions de Minuit publient très peu de romans étrangers. Or elles viennent de faire une exception pour l'autobiographie d'une Finlandaise vivant à Paris, Sirkku Larrivõre. Paru il y a deux ans à Helsinki, l'ouvrage a reçu un très chaleureux accueil.

Ne m'oubliez pas, qui nous révèle avant tout un destin, un être et ce beau prénom, un peu énigmatique, couleur de nuit, Sirkku, est le récit d'une enfance triquée, traquée, trouée. Celle d'une fillette qui, brutalement, à l'âge de quatre ans, dans son village de la Finlande en guerre (1940), se voit trahie par l'être cheri entre tous : sa mère, belle jeune femme, dont le singulier commerce — la vente de cerueils — n'avait pas été sans susciter chez Sirkku d'obscurités, d'inquiétantes interrogations. L'abandonnée avec son petit frère, Décision sans appel ni explication. Éternelle tragédie de l'enfance en proie aux « adultes ». Dix ans dans un orphelinat. Dix ans de craintes et tremblements, de cris et d'énervements, d'errances et d'espérances toujours vaines : très vite, cessent lettres et visites maternelles. Dix ans de déshérence absolue : « J'attendais maman qui ne venait jamais. » De loin en loin cependant, des nouvelles ou de brèves visites du père, sculpteur funéraire, séparé par le divorce, la mobilisation, la pauvreté, seul lui aussi. Vers 1950, celle qui était devenue le « rêve forcé », éprouve le besoin — non moins étrange que son profond silence — d'avertir l'adolescente de son mariage... Merveille où l'inconscience le dispute à la cruauté, l'égoïsme à la légèreté ! Les illu-

sions enfantines ainsi enterrées, le livre se clôt sur la « lettre à la mère », jamais envoyée : « Il s'était produit quelque chose d'irréversible. Peut-être avais-je assez mûri pour savoir que je n'avais pas de mère. »

« Faut de soleil, sache mûrir dans la glace », nous dit Michelaux Touloukoff, le cœur et l'esprit serrés, on ne peut s'empêcher, malgré soi, de penser à la réflexion amèrement lucide de Sainte-Beuve : « Mûrir ! mûrir ! on durcit à certaines places, on pourrit à d'autres : on ne mûrit pas. » Ce bref récit, sobre et grave comme un faire-part, nous restitue avec sincérité la sensibilité, la naïveté de l'enfant. Mais est-ce la censure d'une libération par exorcisme ou l'aveu d'une permanence de la douleur... ?

Sirkku ne « juge » pas, elle évoque. Reflets sur la sombre route. Clairs-obscur. Il y a la douceur des choses (un vol d'hirondelles, les rubans confectionnés dans la sole des couronnes mortuaires fanées que l'on va « récupérer » au dépôt d'ordures du cimetière), le séjour à la ferme des grands-parents, les moments de tendresse trouvés auprès d'une directrice, d'une amie, les heures de détresse... Autant de pages simples et lisses comme les bois pâles du Nord.

Ne m'oubliez pas s'inscrit dans la liste, hélas, déjà longue, des classiques de l'enfance relégués à l'enfance de Jules Vallès, *Fil de Fer*, de Jehan Rictus, *L'Asphyxie*, de Viollette Leduc, etc. Mais à l'inverse de Vallès, de Rictus ou de Jules Renard, Sirkku Larrivõre s'est interdite de dépasser l'insoutenable et les violences subies par l'enfance et l'humour noir, autre forme de violence. D'où une œuvre toute de ténue et de retenue.

Sirkku Larrivõre, qui a traduit elle-même *Ne m'oubliez pas*, achève la traduction du deuxième volume (*Les Soufflers vernis noirs*) qui nous montrera la fin des études, la misère, la vie d'une petite cité ouvrière, la recherche d'un métier, la venue à Paris...

JEAN RIBRE.

* NE M'OUBLIEZ PAS, de Sirkku Larrivõre. Ed. de Minuit, 194 p., et chez Werner Söderström Den-skyld, Helsinki, 1976 et 1978.

La création chez James

● Trois textes de l'écrivain, neuf études sur son œuvre : un remarquable ouvrage de synthèse.

L'ART de la fiction est la réponse qu'apporta, en 1884, Henry James à la conférence qu'un romancier victorien, Walter Besant, avait consacrée au thème : « le roman comme un des beaux arts ». L'opposition que l'auteur des *Ambassadeurs* exprima dans ce texte aux théories avancées par Besant restée célèbre et publiée de crise en crise au moins la mise en question du genre romanesque à la fin du dix-neuvième siècle. En France, M. Jules Huret essayait, par exemple, de discerner « l'évolution littéraire » en interrogeant de nombreux écrivains dans une enquête restée célèbre et publiée en 1891. M. Charles Le Goffic avait, de même, tenté de reconnaître parmi les *Romanciers d'aujourd'hui*, ouvrage publié l'année précédente. La réalité et l'avenir du roman constituent le thème d'un débat périodiquement renouvelé. Comme le monstre du Loch Ness, il surgit à dates régulières des marais littéraires. Rappelons-nous la querelle que suscita ce genre au moment où le « nouveau roman » brillait de son plus bel éclat et ce qu'il en reste aujourd'hui.

L'essai de James reste, lui, une contribution importante à la définition du roman « moderne » ; c'est, si l'on veut, une tentative d'écrivain expose une poétique du romanesque qui pourrait servir aussi bien de préface générale à sa propre œuvre que de borne-repère parce que s'y inscrivent les indications de tendances qui orienteront la fiction au vingtième siècle : Proust, Joyce, Virginia Woolf, etc. M. Michel Zérafra nous révèle ce texte, qui était resté inédit en français, en le plaçant en introduction aux divers écrits qu'il a rassemblés de James et autour de lui dans un ouvrage collectif qui porte le même titre : *L'Art de la fiction*.

« La seule raison d'être d'un roman est de s'attacher vraiment à reproduire la vie », écrit James, rappelant ainsi en écho la définition que Stendhal réser-

vait à la fiction, ce miroir... Mais reproduire la vie pour James ne désigne ni l'application étroite de l'approche naturaliste ni les conventions « réalistes », mais étrangement « réalistes » qu'imposent à la fiction un certain optimisme superficiel et une morale convenue.

L'écrivain s'attachera avant tout à rendre compte des mouvements de la vie et, par là-même, des consciences qui se cherchent, se fuient, et finissent par établir entre elles une sorte de dialectique de la transparence qui est bien loin d'être l'habituel langage psychosocial par lequel le personnage du roman traditionnel se définit. Le social pour James a, ainsi que le souligne Michel Zérafra, un caractère « psycho-dramatique », mais l'écrivain « refuse le discours narratif-descriptif du réalisme », au profit d'un langage double, ambigu, qui affirme une individualité éthique-esthétique au travers d'un comportement social. Affirme et dérobe tout aussi bien. De là les vides, les blancs, les silences des échanges ; de là le projet « abstrait » de la personne venant doubler l'historicité du personnage ; de là une relation de malaise entre le personnage et son univers. Tout ce qui fait de James un annonciateur de la pensée « absurde » réfléchie dans le roman contemporain et « l'initiateur d'une approche sémiotique du roman ». Significatives sont à cet égard les qualités que l'écrivain met en avant : « Le pouvoir d'induire l'invisible du visible, de dépeindre le sens caché des choses, de juger d'un objet entier par ses grandes lignes, l'aptitude à ressentir tous les traits de la vie si profondément qu'on n'est pas loin d'en connaître jusqu'à ses moindres racines... » et tout cela parce qu'un roman « est une chose vivante, une et continue, comme tout autre organisme ».

Sur Flaubert

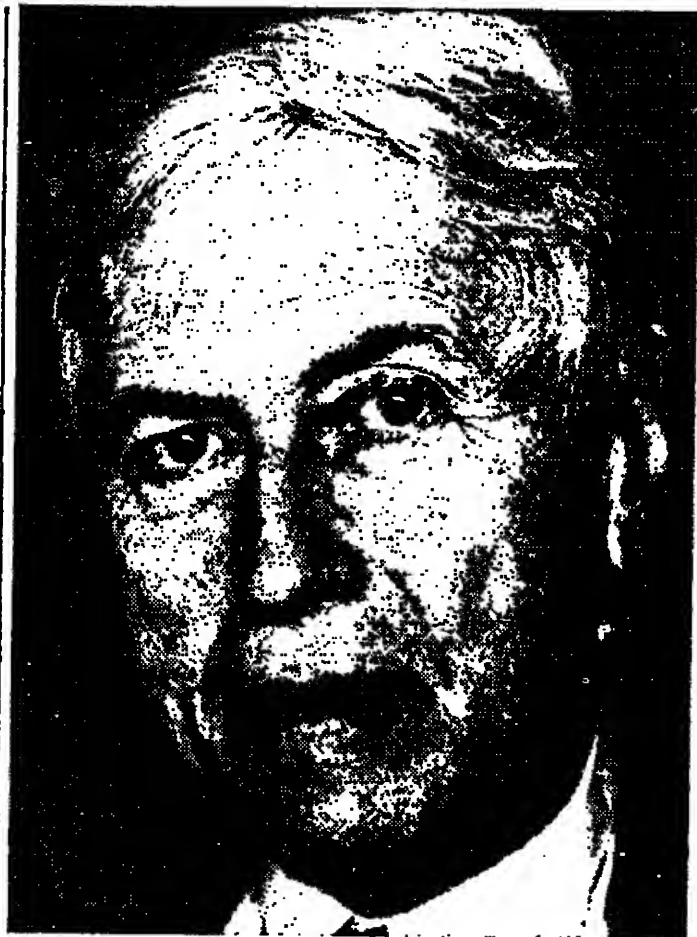
Complémentairement à cet *Art de la fiction* si révélateur, on trouvera deux autres textes de James. Il y a l'essai *Gustave Flaubert* (paru dans la collection « Gloire » aux éditions de l'Étalon, en 1939), le « romancier des romanciers » pour son confrère d'outre-Manche qui analyse le langage romanesque de l'auteur de *Madame Bovary* en écho à ses propres préoccupations créatrices. Et puis, comme pour isoler une œuvre particulièrement exemplaire de la méthode James, une nouvelle : *Julia*, qui « révèle toute la rigueur de l'écrivain dans la mise en œuvre du rapport sans-forme ».

Aux données mêmes de la pensée jamesienne, les textes réunis dans *L'Art de la fiction* apportent un écho analytique de choix. On remarquera, en tout premier lieu, la longue étude de Michel Zérafra, *Absence et forme*, auquel nous avons déjà fait référence. Il y a ensuite les études consacrées par Vladimir Krysinski aux *Ambassadeurs* et par Tsvetan Todorov à *l'Age difficile*, des approches plus générales comme celles de A.-M. Beattie, qui présente James lecteur et théoricien de la fiction, de M. H. Bergeret sur les lieux et le rôle des voyages dans l'œuvre de l'écrivain, de R. W. Short sur la structure de la phrase chez Henry James, sans oublier la réflexion que Diane de Margerie apporte au thème ambivalent de la personne et du personnage, celui de « l'imposteur ». La psychanalyse ne pouvant être oubliée dans une telle réunion, tant les personnages de l'écrivain, comme se plaît à le souligner Michel Zérafra, « semblent incarner la censure et la sublimation tout ensemble ». Les textes d'André Green, *La Vie privée, identités alternatives et identité privée* et d'Éliette Cixous sur *l'écriture comme placement* posent les jalons nécessaires en ce domaine. Enfin, un ensemble de jugements et de repères bibliographiques complètent cet ouvrage.

Esthétiques, poétiques, structurales, sémiotiques, psychanalytiques, les études réunies dans *L'Art de la fiction*, par la diversité de leurs approches et l'attentif décryptage qu'elles livrent, constituent une somme d'importance autour d'un écrivain en qui l'on voit, à juste titre, l'un des précurseurs les plus originaux et les plus énigmatiques de la fiction moderne. Avec et autour de Henry James, assurément un ouvrage indispensable à toute bibliothèque jamesienne.

PIERRE VYRIA.

* L'ART DE LA FICTION, de Henry James. Ouvrage réalisé sous la direction de Michel Zérafra. Editions Klincksieck, 334 pages.



ph. Claude Bonniaud

Les œuvres
de Gilbert Cesbron
chez Robert Laffont

Romans

- On croit rêver (1946)
- La tradition Fontquernie (1947)
- Notre prison est un royaume (1948)
- La souveraine (1949)
- Les saints vont en enfer (1952)
- Chiens perdus sans collier (1954)
- Vous verrez le ciel ouvert (1956)
- Il est plus tard que tu ne penses (1958)
- Avoir été (1960)
- Entre chiens et loups (1962)
- Une abeille contre la vitre (1964)
- C'est Mozart qu'on assassine (1966)
- Je suis mal dans ta peau (1969)
- Voici le temps des imposteurs (1972)
- Don Juan en automne (1975)
- Mais moi je vous aimais (1977)

Contes, Récits, Nouvelles

- Traduit du vent (1950)
- Tout dort et je veille (1959)
- Il suffit d'aimer (1960)
- Des enfants aux cheveux gris (1968)
- La ville couronnée d'épines (1974)
- Un vivier sans eau (1979)

Essais

- Chasseur maudit (1953)
- Ce siècle appelle au secours (1955)
- Libérez Barabbas (1957)
- Une sentinelle attend l'aurore (1965)
- Des leçons d'abîme (1971)
- Mourir étonné (1976)
- Huit Paroles pour l'Éternité (1978)

Journal sans date

- Journal sans date (1963) Tome 1
- Tant qu'il fait jour (1967) Tome 2
- Un miroir en miettes (1973) Tome 3

Théâtre

- I. Il est minuit, Docteur Schweitzer, suivi de Briser la statue (1952)
- II. L'Homme seul, suivi de Phèdre à Colombes et de Dernier acte (1961)
- III. Mort le premier, suivi de « Pauvre Philippe » (1970)

Poésie

- Merci l'oiseau (1976)

A paraître (Octobre 1979)

- Bonheur de rien (Journal sans date, Tome 4)

ROBERT LAFFONT

PASCAL LAINÉ
Tendres
cousines



Allô Libé bobo...

PAPA ! Félix Gilbert, si tu vois cette annonce, écris-moi, je suis ton fils. Tu es parti en 1934, j'avais neuf ans, que le temps passe vite !

Editions CANDEAU

Le Messie et le plombier

Quelle différence y a-t-il entre eux ? Il se peut qu'un jour le Messie apparaisse.

"Rire à Jérusalem"

Ephraïm Kishon

Alma Collection "11" romans, romans

757.07.724

Vive Roosevelt!

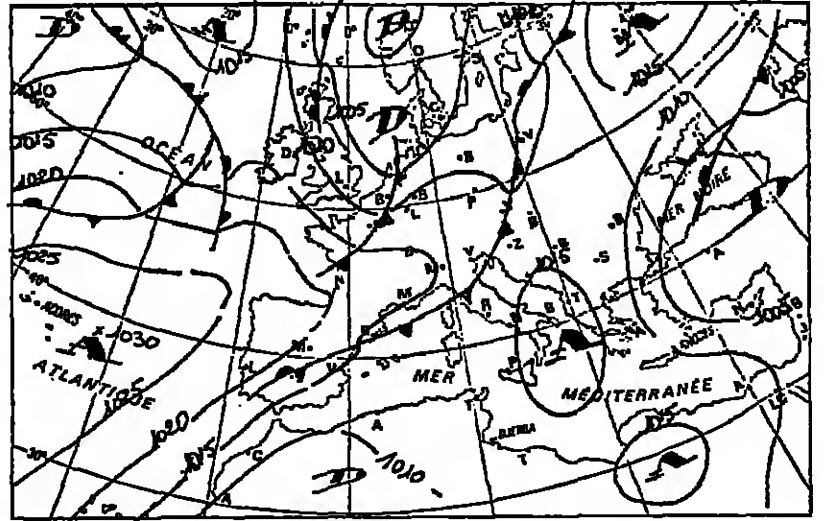
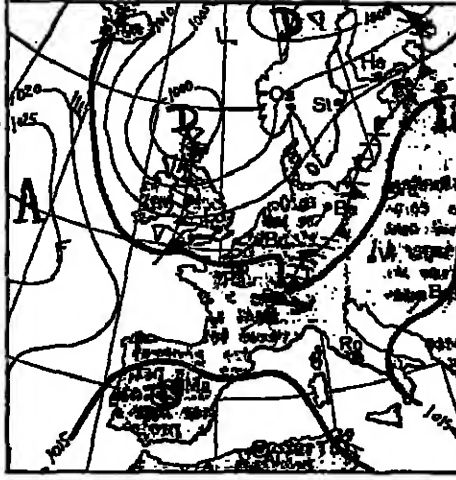
CLAUDE SARRAUTE

AUJOURD'HUI

PRÉVISIONS POUR LE 24 AOUT A 6 HEURES (G.M.T.)

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 23-8-79 A 0 h G.M.T.



Evolution probable du temps en France entre le jeudi 23 août à 6 heures et le vendredi 24 août à 6 heures :
Le temps sera nuageux. On observera quelques formations brumeuses en début de matinée (faute de brouillard dans l'intérieur). Des averse se produiront dans le courant de la journée ; elles affecteront surtout les régions proches de la Manche et de la mer du Nord.
Sur le Sud-Ouest, le temps sera brumeux et nuageux le matin, d'assez belles éclaircies se développeront l'après-midi, mais des orages isolés pourront encore éclater sur les Pyrénées.
Sur le Sud-Est, le temps sera assez ensoleillé après dissipation rapide de formations brumeuses du début de la matinée (côtes et vallées). Quelques orages se développeront l'après-midi, notamment sur les Alpes.
Les vents seront généralement faibles, souvent faibles ou modérés dans l'intérieur ; de fortes rafales pourront, cependant, précéder les orages. Ils seront souvent modérés ou parfois assez forts sur les côtes, de secteur ouest dominant près de l'Atlantique et de la Manche, de secteur nord près de la Méditerranée. Sur l'ensemble de la France, les températures resteront inférieures aux normales saisonnières.
Le 23 août, à 6 heures, la pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était à Paris de 1 013,5 millibars, soit 750 millibars de mercure.
Les températures (le premier chiffre indique le maximum, enregistré au cours de la journée du 23 août ; le second le minimum de la nuit du 23 au 24) : Alger, 25 et 14 degrés ; Biarritz, 21 et 15 ; Bordeaux, 21 et 14 ; Brétigny, 17 et 10 ; Caen, 17 et 8 ; Cherbourg, 17 et 9 ; Clermont-Ferrand, 21 et 13 ; Dijon, 20 et 15 ; Grenoble, 27 et 13 ; Lille, 16 et 8 ; Lyon, 25 et 13 ; Marseille, 29 et 16 ; Nancy, 19 et 11 ; Nantes, 20 et 6 ; Nice, 24 et 17 ; Paris-Le Bourget, 22 et 12 ; Pau, 23 et 15 ; Perpignan, 28 et 18 ; Rennes, 20 et 8 ; Strasbourg, 18 et 11 ; Toulouse, 27 et 14 ; Valence, 25 et 13 ; Vannes, 21 et 12 ; Valenciennes, 21 et 12 ; Zénaga, 29 et 11.

Journal officiel

Sont publiés au Journal officiel du 23 août 1979 :

DES DÉCRETS

● Abrogeant une disposition de l'article L. 322-4 portant règlement d'administration publique et modifiant les dispositions des articles R. 322-1 et R. 322-7 du code du travail relatifs aux conditions d'attribution d'une allocation spéciale du Fonds national de l'emploi.
● Fixant les modalités d'application de l'article 1143-2 du code rural et relatif aux procédures de recouvrement des cotisations et des remboursements dus au titre des régimes de protection sociale agricole.
● Portant modification du décret du 28 février 1969 sur les règles relatives à la sécurité et à la navigation dans les eaux maritimes des navires de plaisance d'une longueur inférieure à vingt-cinq mètres.
● Portant réévaluation des prestations des régimes d'assurance vieillesse des travailleurs non salariés des professions artisanales, industrielles et commerciales.
● Portant application de l'article 2 du décret du 6 février 1978 relatif à la dotation d'installation des jeunes agriculteurs, modifié par le décret du 2 février 1978.

● Portant réévaluation des prestations des régimes d'assurance vieillesse des travailleurs non salariés des professions artisanales, industrielles et commerciales.
● Portant application de l'article 2 du décret du 6 février 1978 relatif à la dotation d'installation des jeunes agriculteurs, modifié par le décret du 2 février 1978.

TRANSPORTS

Bremerhaven a réservé un accueil triomphal au « Norway »

De notre correspondant

Bonn. — Les habitants de Bremerhaven ont fait un accueil triomphal au « Norway » mercredi après-midi 22 août au « France », qu'ils n'avaient pas vu depuis près de dix ans. A l'époque de sa splendeur, le paquebot, récemment rebaptisé Norway, avait plusieurs fois fait escale dans cette ville située à l'embouchure de la Weser, à 60 kilomètres au nord de Brême, dont elle est l'avant-port. Il accostait alors à quelques centaines de mètres de l'endroit où il va maintenant séjourner huit mois pour y être entièrement rénové.

« PAS QUESTION DE PRENDRE CONTACT AVEC LA C.G.T. » déclare le syndicat allemand des métallurgistes

Bremerhaven (A.F.P.). — « La C.G.T. est venue à Bremerhaven pour détruire l'idée selon laquelle il existe des conflits d'intérêts entre les travailleurs français et allemands et selon laquelle nous aurions agi par nationalisme devant dans l'affaire du France », a déclaré, le 22 août, à Bremerhaven, le secrétaire de la confédération syndicale française, chargé des problèmes européens, M. Johannes Galland, au cours d'une conférence de presse, à l'occasion de l'arrivée du paquebot norvégien dans les chantiers de Hapag-Lloyd, où il doit être transformé.
Le représentant de la C.G.T. et les membres de la délégation qui l'accompagnaient ont insisté par ailleurs sur le fait qu'ils considéraient la commande d'un nouveau car-ferry aux Ateliers de chantiers du Havre (ACH) comme un « résultat de la lutte ».
M. Galland a souligné que la confédération syndicale ouest-allemande (D.G.B.) « accepte d'ouvrir le dialogue avec la C.G.T. », notamment en ce qui concerne l'adhésion demandée par cette dernière à la Confédération européenne des syndicats.
Mais la fédération IG-Metall, de la métallurgie ouest-allemande, a rejeté sur sa part toute prise de contact avec la C.G.T. française. On se souvient que M. Georges Seguy avait envoyé un message à la D.G.B. (dont IG-Metall est l'une des principales fédérations), pour demander l'appui des travailleurs allemands dans l'affaire du Norway, ex-France.
Le vice-président de IG-Metall, M. Hans Mayr, a déclaré, à Francfort, que sa fédération ne voyait aucune raison de prendre contact avec le syndicat communiste français à propos du Norway ni à l'échelon local ni au niveau central.

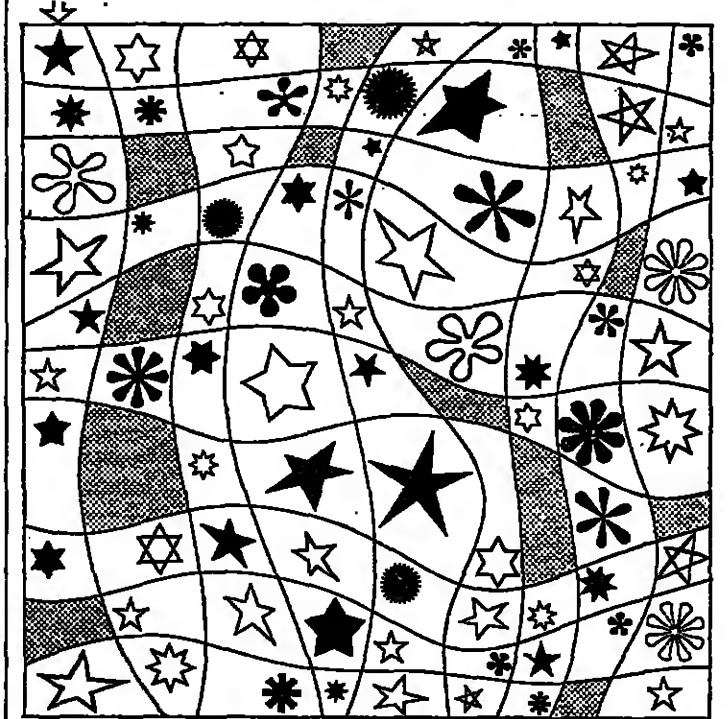
port. Il accostait alors à quelques centaines de mètres de l'endroit où il va maintenant séjourner huit mois pour y être entièrement rénové.
A partir de midi, mercredi, plusieurs milliers de curieux se pressaient autour de l'écluse du « Port de l'Empereur » au nord de Bremerhaven pour le voir arriver, sans compter tous ceux qui ont préféré prendre place en voiture, à bicyclette ou à pied, sur les bords orientés du fleuve. Survolé par une escouade d'avions et d'hélicoptères, l'immense paquebot progressa à vitesse réduite vers son but, qu'il ne doit atteindre qu'à marée haute vers 13 h. 30, comme pour pouvoir mieux se faire admirer.
Beaucoup de touristes français, pour la plupart sur la route du retour des vacances, ont fait le détour pour contempler une dernière fois « leur » paquebot. Au moment où le Norway s'immobilisa à l'intérieur de l'écluse, une femme cria : « Adieu France ». Plus loin, un homme qui se présente comme un ancien steward du transatlantique brandit fièrement un drapeau tricolore. « Je ne suis pas nationaliste, je serais même plutôt libéral », confie-t-il, « mais ce spectacle me fait mal au cœur ».
Le Norway peut maintenant s'amarrer devant la cale sèche qui l'accueillera prochainement et dans laquelle des dizaines d'ouvriers s'affaireront encore à la réparation d'un cargo. Pour pouvoir l'approcher, il faut désormais laisser passer accordé par la direction des chantiers maritimes Hapag-Lloyd. Seules ses deux cheminées rouges et noir dominent encore la forêt de grues immenses, d'ateliers de peinture et de bateaux de tous genres.
Le soir, dans un bar d'un grand port de pêche européen qui se trouve à l'autre extrémité de cette cité moderne de 150 000 habitants, tout entière tournée vers la mer, deux marins danois en bordée assistent à la retransmission de l'arrivée du navire à la télévision. Le plus jeune, quelque peu éméché, se met soudain à chanter à tue-tête : « Ne m'appellez plus jamais France. La France elle m'a laissé tomber. Ne m'appellez plus jamais France. Ne m'appellez plus jamais France. »
Plus sobre, son compagnon commente : « Bah ! crois-tu vraiment qu'on aurait fait autant d'histoire et tout simplement il n'aurait pas changé de nom. Il est toujours mieux ici qu'à l'arrière-port du Havre ».
(Interim.)

UN COIN POUR JOUER

Problème n° 19

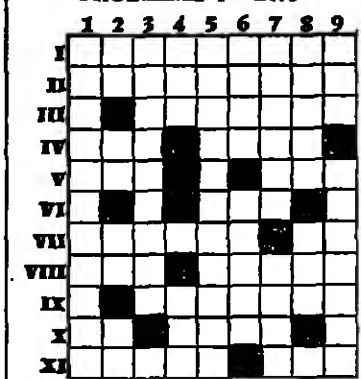
Chemin d'étoiles

Une telle organisation d'un champ d'étoiles peut s'imaginer sur le ciel d'une nuit d'été, en projetant un damier déformé qui transforme la sphère céleste en jeu. Ici, étoiles noires et étoiles blanches sont à parcourir, pour joindre l'étoile noire nord-ouest à l'étoile blanche sud-est.
Progresser le cas en case, lorsqu'elles se touchent par un côté ou par un angle. Mais :
— Ne traverser un côté que pour pénétrer dans une case contenant une étoile blanche ;
— Ne traverser un angle que pour pénétrer dans une case contenant une étoile noire.
Ainsi, vous ne pouvez quitter la première étoile noire que pour atteindre l'étoile blanche située immédiatement à l'est, ou l'étoile noire située immédiatement au sud-est.
Trouverez-vous votre voie ?
PIERRE BERLOQUIN.
(Solution dans le prochain numéro.)
© Copyright « Le Monde » et Pierre Berloquin.



MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 2470



Article étranger. — 3. Un spécialiste du plat. — 4. Rue pour une grande école. Ce qu'éprouvait autrefois celui qui fumait. — 5. Nom qu'on donne à de grandes théories. — 6. Ont beaucoup à apprendre. Pourrait être trouvé dans une succursale. — 7. Vieux jeu. Bianca, dans les administrations. — 8. Nom d'un fusil. Rejoint la mer d'Azov. — 9. Longue période. Qui aura du mal à percer.

Solution du problème n° 2469

Horizontalement
I. Chauffard ; Rêve. — II. Ce ; Inertie ; Pape. — III. On ; Subrept ; He. — IV. Lait ; Trentaine. — V. Usure ; Tinte. — VI. He ; Miso ; St ; Une. — VII. Niles ; Mûrtes. — VIII. Elia ; Célé ; Va ; IX. Sveltes ; Vies. — X. Ptole ; Muid ; Us. — XI. Inles ; Branle-bas. — XII. Creste ; II ; Aie. — XIII. Tel ; Assaillant. — XIV. Nelson ; Egoïne. — XV. Thésée ; Suez ; Raz.

Verticalement
1. Corinne ; Plojet. — 2. Cène ; Plakure. — 3. Cruels ; Oidme. — 4. Al ; Es ; Lasses ; Re. — 5. Uns ; Une ; Vestale. — 6. Feutres ; Rase. — 7. Frères ; Club ; S.O. — 8. Aïre ; Onet ; Reins. — 9. Rient ; Ufina. — 10. Dentiste ; Unites. — 11. Tante ; Village. — 12. B. P. ; It ; Evide ; No. — 13. Laineuses ; Bâti. — 14. Epte ; Sual ; Na. — 15. Ses (waits and see) ; Terrassées.

GUY BROUTY.

loterie nationale Liste officielle DES SOMMES A PAYER, TOUS CUMULS COMPRIS, AUX BILLETS ENTIERS

TRANCHE D'AOUT DES SIGNES DU ZODIAQUE TIRAGE DU 22 AOUT 1979

TERMI-NAISON	FINALES NUMEROS	SOMMES DU ZODIAQUE	SOMMES A PAYER	TERMI-NAISON	FINALES NUMEROS	SOMMES DU ZODIAQUE	SOMMES A PAYER
1	61 0 801 0 851 5 221 5 241	tous signes tous signes autres signes capricorne autres signes poissons autres signes capricorne autres signes	70 220 7 070 7 070 10 070 7 070 10 070 10 070 10 070	7	5 227 2 457 4 967 18 397 36 287 38 947	scorpion autres signes gémeaux autres signes taureau autres signes lion autres signes cancer autres signes poissons autres signes taureau autres signes	7 000 700 10 160 1 160 10 000 1 000 100 000 100 000 100 000 10 000 100 000 100 000 100 000 10 000
2	182 4 982	tous signes lion autres signes	200 10 000 1 000	8	26 418	scorpion autres signes	100 000 10 000
3	113 183 580 0 793 1 703	tous signes tous signes tous signes cancer autres signes belles autres signes	300 300 10 000 10 000 10 000 10 000 1 000	9	1 448 9 628 20 659 21 318 23 688	autres signes versseau autres signes scorpio autres signes balance autres signes belles autres signes	1 070 10 070 10 070 10 070 10 070 10 070 10 070 10 070
4	5 194 8 804 18 884	virgo autres signes cancer autres signes versseau autres signes	7 000 700 7 000 100 000 10 000	0	60 780 6 880 1 430 4 380 5 600 05 570	tous signes tous signes scorpio autres signes poissons autres signes virgo autres signes belles autres signes	150 100 7 000 700 10 000 10 000 10 000 10 000 10 000 3 000 000 100 000
5	0 295 3 305 6 685	gémeaux autres signes belles autres signes versseau autres signes	7 000 700 7 000 7 000 7 000 7 000				
6	5 088 12 018 13 058 38 418	taureau autres signes scorpio autres signes capricorne autres signes virgo autres signes	7 000 700 100 000 10 000 100 000 10 000 100 000 10 000				
7	57 277	tous signes tous signes	150 300				

PROCHAIN TIRAGE : TRANCHE DES ANIMAUX LE 29 AOUT 1979 à SAINT-CAST-LE GUILDO (Côtes du Nord)

14	22	31	42	44	48
numéro complémentaire 46					
tirage n° 34					
PROCHAIN TIRAGE LE 29 AOUT 1979 VALIDATION JUSQU'AU 28 AOUT APRES-MIDI					

Circulation

RETOURS DE VACANCES : ÉVITEZ DE CIRCULER LES 24 ET 25 AOUT

Les grands retours vont commencer le week-end des 24-25 août. A cette occasion, la direction des routes conseille aux automobilistes de ne pas prendre la route le vendredi 24 et samedi 25 août en provenance des côtes atlantiques et bretonnes doivent éviter de partir le jeudi 23, vendredi 24 et samedi 25, de 6 h à 18 h. Les automobilistes en provenance de la Méditerranée sont invités à ne pas prendre le volant ces mêmes jours, de 6 h à 18 heures.
Les itinéraires les ouverts durant le week-end permettront aux usagers d'éviter les grands axes surchargés.

Le Monde
Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75001 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. 4207-21

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 9 mois 12 mois

FRANCE - D.O.M. - T.O.M.
135 F 276 F 355 F 506 F
TOUS PAYS STRANRERS
PAR VOIE NOIRANRERS
286 F 430 F 706 F 924 F

ETRANGER
(par mandat)
I. - BELGIQUE-LUXEMBOURG
PAYS-BAS
183 F 325 F 468 F 619 F
II. - SUISSE - LITTINR
228 F 428 F 612 F 806 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande

Les abonnés qui paient par chèque postal (tous virements) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.
Changements d'adresse : déclarations ou prévisions : nos abonnés sont invités à formuler leur demande un mois au moins avant leur départ.
Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.
Veuillez avoir l'obligeance de régler tous les sous-progrès en capitaux d'imprimerie.

Le Monde

économie

AFFAIRES

BILLET

LES DIFFICULTÉS DE LA SOCIÉTÉ HÉLIOCAPT

Punie pour avoir trop bien réussi ?

Moulins-Engilbert. — A Moulins-Engilbert, petit village niché dans une vallée du Morvan, chacun a son avis sur l'« affaire ». Pour les uns, si Héliocapt, première entreprise industrielle de la commune avec vingt-deux salariés, est sur le point de déposer son bilan, c'est la faute du patron qui n'a pas su gérer son affaire. C'est la faute de la banque qui, en décidant de « couper les vivres » de la petite entreprise la semaine dernière, a fait perdre à son propriétaire, M. Michel Lacoux, la totalité de son capital. Pour les autres, Héliocapt est victime d'un « complot ».

La quarantaine nerveuse sous le ton urbain, M. Lacoux, le patron, ne cherche pas à éluder ses responsabilités. « C'est vrai. Nous n'avons pas un fonds de roulement, nos capitaux propres sont inexistantes et notre résultat d'exploitation déficitaire (38 000 francs en 1978). Mais tout cela ne date pas d'hier ! On voudrait nous couler au moment où nous atteignons justement la maturité qu'on ne s'y prendrait pas autrement. »

Trop vite

Héliocapt est né en 1976 d'un désir, et d'une idée. Le désir, c'est celui qui s'est levé au moment où M. Lacoux a vu le jour rural. M. Lacoux est originaire de Moulins-Engilbert, c'est donc là que sa famille s'installe en 1975. Pas question d'élever des chèvres ou de cultiver la terre, « le métier de paysan ça ne s'improvise pas ». M. Michel Lacoux a longtemps travaillé dans l'industrie du polyester. Avec son cousin, ingénieur, il met au point un système de serras fabriquées avec du matériel. Le maître, qui cherche justement un moyen de stopper l'hémorragie des jeunes du village (trois mille habitants en 1945, mille huit cents aujourd'hui) se montre bienveillant. Un atelier industriel, installé dans le champ de foire, est loué « pour trois fois rien » à l'entreprise naissante. Le succès viendra vite. En trois ans, le chiffre d'affaires d'Héliocapt passe de 90 000 F à 1,5 million en 1978. Il devrait même atteindre 3 millions cette année... si l'entreprise survit à cette crise de croissance.

De notre envoyé spécial

« Vous auriez dû écouter vos capitaux propres au fur et à mesure de votre développement », lui dit-on aujourd'hui. Mais voilà, sans fortune personnelle, sans même la possibilité d'hypothéquer une maison, sans un groupe puissant derrière soi, il est bien difficile de « trouver des sous », comme dit le contre-maître. Jacques-Lé, c'est le Crédit agricole qui laisse la trésorerie d'Héliocapt. « Ils nous ont accordé jusqu'à 500 000 francs de découvert », reconnaît M. Michel Lacoux. Puis, brusquement, sans prévenir, on nous met le cou-deux sous la gorge pour un petit tour de 70 000 francs. Je n'y comprends plus rien. »

On peut en effet s'étonner. Qu'une banque refuse de financer une entreprise déficitaire, cela se conçoit. On comprend mal en revanche, que la même banque ait accepté le rôle de bailleur de fonds pendant près de quatre ans et refuse de jouer ce même rôle au moment où le client semble enfin en mesure de générer des profits. A-t-on voulu, à la direction du Crédit agricole, mettre fin à une situation lamentablement découverte ? En d'autres termes, la caisse locale a-t-elle dépassé ses prérogatives en finançant des années durant une entreprise sans bénéfices ? Ce genre de problème ne s'est pas sur la place publique, s'est-on borné à nous répondre à la direction locale du Crédit agricole.

Les salariés

solidaires de leur patron

Le développement d'Héliocapt généraliste ? Les salariés, en effet, ne constituent que son « produit d'appel ». La firme a d'autres ambitions, et notamment celle d'industrialiser — d'où son nom — la fabrication de capteurs solaires. Ces derniers, on les trouve partout, de l'économiseur jusqu'au % de l'énergie dépensée pour le chauffage d'une maison. Héliocapt, dont le stand à la dernière Foire de Paris a reçu quelque cinq mille visiteurs, a déjà installé des appareils dans de nombreux hôtels de la région, chez des particuliers, mais aussi au

camping municipal de Moulins-Engilbert. Le carnet de commande est si bien rempli que l'entreprise devrait emménager à la fin de cette année dans un local plus spacieux et plus adapté.

C'est là où le bât blesse. La construction de la nouvelle unité est en effet directement liée à la création d'une zone artisanale de 15 000 mètres carrés, pour l'acquisition et la viabilité de laquelle la municipalité est sur le point d'obtenir 60 millions de francs de prêt sans intérêts. « Malheureusement, nous dit-on à Moulins-Engilbert, la création de cette zone a entraîné la perte d'un industriel spécialisé dans les produits alimentaires, qui voit effectivement d'un très mauvais œil la construction d'une usine lourde et de la zone artisanale, a dû le rester. »

M. Lacoux enfin n'a-t-il pas été socialement trop ambitieux ? N'a-t-il pas trop parlé d'auto-gestion ? Certains le pensent. En fait d'auto-gestion, il s'agit tout simplement d'associer, en fonction de leurs moyens, tous les employés au capital d'une firme où l'échelle des salaires va de un à trois... »

Tous les salariés en tout cas sont solidaires de leur patron. A preuve, pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être, ils ont décidé d'apporter leurs économies au Crédit agricole. Tous inscrits au chômage depuis le 17 août, ils restent présents dans l'atelier et entraînent soigneusement l'outil de travail. Violenement, l'emploi n'est pas mort, mais peut-être faire vivre très longtemps ?

PATRICE CLAUDE.

ÉTRANGER

En Grande-Bretagne

Les premières négociations sur le pouvoir syndical ont abouti à une impasse totale

De notre correspondant

Londres. — Les premières conversations entre M. Prior, ministre britannique de l'emploi, et les dirigeants de la Confédération Intersyndicale (TUC) sur la législation envisagée par le gouvernement pour corriger les « abus » du « nouveau pouvoir syndical » ont abouti à une impasse totale. Selon M. Murray, secrétaire général du TUC, les entretiens ont permis essentiellement aux dirigeants syndicalistes de réaffirmer leur « totale opposition » au projet de loi gouvernemental qui, à leur avis, pourrait avoir un effet négatif sur les relations industrielles. Le secrétaire général du TUC, dans une lettre adressée au gouvernement, a déclaré que le projet de loi était « une tentative de briser le lien entre les travailleurs et leur pouvoir ».

abandonne le « code de conduite » qu'il s'était imposé en accord avec le gouvernement. Callaghan, après les grèves de hiver dernier.

Malgré cette menace à peine voilée, M. Prior, bien que surpris par le degré d'hostilité manifesté par les dirigeants syndicalistes, a déclaré que l'opposition du TUC ne détournerait pas le gouvernement de son objectif. En d'autres termes, le gouvernement, avec ou sans l'accord des syndicats, espère faire adopter la nouvelle législation par les Communes au printemps prochain. Les points ne sont pas toutefois définitivement rompus et M. Murray a pris soin de souligner que le prochain congrès du TUC, dans moins de deux semaines, se garderait de prendre une décision qui empiècherait la poursuite des négociations. De son côté, M. Prior, tout en rappelant que le gouvernement conservateur avait reçu du pays un mandat pour corriger certains « abus », indiqua qu'il était prêt à envisager des amendements à la législation proposée.

Néanmoins, le mouvement syndical se déclare, au départ, contre le principe même d'une législation que le gouvernement considère comme vitale. « Les changements proposés sont limités », a déclaré M. Murray, « et ne permettent pas de rétablir l'équilibre entre les droits et les obligations des syndicats. Le projet gouvernemental vise essentiellement à restreindre le droit de « closed shop » (obligation pour les travailleurs d'une entreprise d'adhérer au syndicat), notamment en protégeant ceux qui, pour des raisons de conscience, refuseraient leur adhésion. En outre, ce projet permettrait aux syndicats d'utiliser des fonds publics pour organiser des actions de « picket » (grève d'occupation) et de « sit-in » (occupation de locaux) sans que le gouvernement ait à intervenir dans la décision d'une grève.

La proposition la plus controversée concerne le « droit de grève », qui permettrait à l'employeur de poursuivre en justice pour « vexation » les grévistes qui ne se limitent pas à des piquetages « de ligne » mais qui tentent de perturber l'activité de l'entreprise. Bref, l'immunité très importante dont bénéficiaient jusqu'à présent les syndicats se trouverait ainsi ébranlée. Le TUC considère que le gouvernement s'attaque ainsi à un droit fondamental du mouvement syndical et pratique, ment remet en question le droit de grève. Cependant, M. Prior a souligné qu'il était prêt à faire réaffirmer dans la loi le droit des syndicats à appuyer les travailleurs en grève d'une entreprise contre les grèves les plus importantes. Les grèves les plus importantes, en France, le nombre de syndiqués stagna ou recula, en R.F.A., pays si soucieux des grèves les plus importantes. Mais à quel prix pour la « base » ?

Deux chiffres devraient faire réfléchir. Sans exception, le mois de septembre est, même l'automne n'ont jamais constitué les plus fortes périodes de combativité ; c'est au printemps que fleurissent les grèves les plus importantes. Alors que, en France, le nombre de syndiqués stagna ou recula, en R.F.A., pays si soucieux des grèves les plus importantes. Mais à quel prix pour la « base » ?

JEAN-PIERRE DUMONT.

LE CHOMAGE EST TOMBÉ A SON PLUS BAS NIVEAU DEPUIS TROIS ANS

Londres (A.F.P. Agf.). — Le chômage a diminué légèrement en août en Grande-Bretagne, après s'être sensiblement aggravé en juillet. Selon le ministère de l'emploi, le nombre des sans-travail s'inscrivait à la mi-août à 1 455 498, soit 8 484 personnes de moins qu'un mois auparavant. Il représentait 6,1 % de la population active. En un an, la diminution a été de 183 800. Cette baisse est imputable notamment à la diminution du nombre des femmes à la recherche de leur premier emploi, qui est tombé à 183 471 (31 955 de moins que juillet), chiffre le plus faible depuis août 1975. La diminution de la population active, en un an, a été de 183 800. Cette baisse est imputable notamment à la diminution du nombre des femmes à la recherche de leur premier emploi, qui est tombé à 183 471 (31 955 de moins que juillet), chiffre le plus faible depuis août 1975.

Après ajustement pour variations saisonnières, le chômage apparaît avoir diminué de 14 000 en août, se situant à 1 441 400, le plus bas depuis août 1975. Le chiffre de la population active, en un an, a été de 183 800. Cette baisse est imputable notamment à la diminution du nombre des femmes à la recherche de leur premier emploi, qui est tombé à 183 471 (31 955 de moins que juillet), chiffre le plus faible depuis août 1975.

Après ajustement pour variations saisonnières, le chômage apparaît avoir diminué de 14 000 en août, se situant à 1 441 400, le plus bas depuis août 1975. Le chiffre de la population active, en un an, a été de 183 800. Cette baisse est imputable notamment à la diminution du nombre des femmes à la recherche de leur premier emploi, qui est tombé à 183 471 (31 955 de moins que juillet), chiffre le plus faible depuis août 1975.

PATRICE CLAUDE.

Selon le président Carter

L'INTERVENTION GOUVERNEMENTALE EN FAVEUR DE CHRYSLER SERAIT LIMITÉE

« Nous examinons le dossier de Chrysler avec une extrême prudence », a déclaré le président Carter, le 23 août à Burlington (Iowa). « Chrysler doit changer et fabriquer des voitures moins coûteuses et consommant moins d'essence », a ajouté le président, assurant que « l'intervention gouvernementale » serait « minimale ».

Chrysler Corporation, troisième constructeur américain d'automobiles, qui a demandé récemment une aide fédérale immédiate et d'un milliard de dollars (le Monde du 3 août), ne s'est vu proposer jusqu'à présent par le gouvernement qu'une offre de garantie de prêts bancaires d'un montant inférieur aux sommes demandées. Le Congrès devrait bientôt examiner ce dossier.

En attendant, Chrysler Corp. doit faire face à des besoins financiers de plus en plus pressants. Le fonds de soutien, qui garantit 95 % de leurs revenus aux vingt-cinq mille huit cents travailleurs que la firme a mis à pied pour une durée indéterminée, pourrait être épuisé dès la fin de la semaine, a annoncé un porte-parole du syndicat américain des travailleurs de l'automobile. Le groupe américain, contraint de se procurer des liquidités, a décidé de vendre au groupe Alko Realty, sa filiale immobilière Chrysler Realty, qui est notamment propriétaire d'une partie des salons de vente du constructeur. La semaine passée, Chrysler avait déjà annoncé la vente, par l'intermédiaire de sa filiale financière, de 750 millions de dollars d'effets commerciaux.

EUROPE

Après le contrôle des importations de pull-overs

LA COMMISSION DE LA C.E.E. ADRESSE A PARIS UNE LETTRE D'AVERTISSEMENT

La Commission des Communautés européennes a adressé lundi 20 août une lettre d'avertissement au gouvernement français lui signalant que les mesures de contrôle sur les importations de certains produits textiles qu'il a prises le 3 août ne sont pas conformes aux règles du traité de Rome, a annoncé le 21 août le porte-parole de la Commission. Ces mesures obligeaient les importateurs de pull-overs à demander à l'administration française un visa préalable pour faire entrer ces marchandises en France. Selon le gouvernement, elles visent non à interdire ou à limiter les importations mais à permettre aux services du commerce extérieur français d'obtenir un meilleur contrôle statistique des échanges. L'adoption de ces mesures a soulevé de vives protestations des industriels allemands (le Monde du 12 août) et italiens (le Monde du 13 août), qui estiment que la décision française équivaut à un blocage partiel des importations.

La Commission européenne, saisie du dossier, estime que « les obligations imposées par les autorités françaises pourraient être réalisées par d'autres dispositions acceptables par la Commission ». Elle a donné huit jours au gouvernement pour lui « faire connaître ses observations ». Passé ce délai, si la France ne modifie pas ses dispositions, la Commission, laisse-t-on entendre à Bruxelles, engagerait la seconde phase de la procédure d'instruction en soumettant une mise en demeure aux autorités françaises.

Les notes de frais des commissaires européens

La C.E.E. demande à l'hebdomadaire « Stern » de rectifier certaines erreurs

Mme Astrid Von Hardenberg, responsable du protocole à la Commission du Marché commun, vient d'adresser à l'hebdomadaire ouest-allemand Stern une demande de rectification au sujet de l'article qu'avait consacré cette publication aux notes de frais des commissaires européens (1).

Mme Hardenberg écrit : « Je n'entends nullement porter, ni jugement d'ensemble sur le contenu de cet article. Toutefois, en ma qualité de responsable, auprès du protocole de la Commission européenne, de la gestion d'une partie des frais de représentation des commissaires, je souhaite appeler votre attention sur certaines erreurs matérielles commises par les auteurs de cet article. (...) Ces informations inexactes concernent plus particulièrement MM. François-Xavier Ortoli et Claude Cheysson, aux- »

(1) Le Monde du 19-20 août.

(2) Soit moins de 70 F par semaine pour M. Ortoli et moins de 40 F par semaine également pour M. Cheysson.

LE MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

COEURS DU MONDE	UN MOIS	DEUX MOIS	TROIS MOIS
US \$ - L. 1	4,270	4,26	4,25
US \$ - S. 1	3,848	3,820	3,81
Yen (100)	1,933	1,940	1,94
DM - L. 1	2,320	2,328	2,33
DM - S. 1	1,173	1,185	1,19
F. 100	14,53	14,540	14,5
F. 100	2,589	2,572	2,57
L. (100)	12,18	12,17	12,1
S. 100	12,18	12,17	12,1
S. 100	12,18	12,17	12,1

TAUX DES EURO-MONNAIES

DM	5/16	11/16	6/16	5/16	6/16	5/16	7/16
US \$ - L. 1	5,13/16	5,13/16	5,13/16	5,13/16	5,13/16	5,13/16	5,13/16
US \$ - S. 1	3,8/16	3,8/16	3,8/16	3,8/16	3,8/16	3,8/16	3,8/16
F. 100	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16
F. 100	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16	10,1/16
L. 100	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16
S. 100	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16
S. 100	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16	12,1/16

« PROMODES aux États-Unis. — Le groupe grossiste et succursale normand, qui exploite les hypermarchés Continent et a réalisé en 1978 un chiffre d'affaires de 6 838 millions de francs,

LES MARCHÉS FINANCIERS

PARIS LONDRES

records sur Var

Le record de vitesse sur Var a été battu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air, qui a franchi la distance de 100 km en 12 minutes et 30 secondes. Ce record a été établi lors d'une compétition internationale organisée par le Club des Pilotes de France. L'avion, un Mirage III, a été piloté par le capitaine Jean-Pierre Lallemand. Le record précédent, établi en 1975, était de 13 minutes et 15 secondes, détenu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air.

Le record de vitesse sur Var a été battu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air, qui a franchi la distance de 100 km en 12 minutes et 30 secondes. Ce record a été établi lors d'une compétition internationale organisée par le Club des Pilotes de France. L'avion, un Mirage III, a été piloté par le capitaine Jean-Pierre Lallemand. Le record précédent, établi en 1975, était de 13 minutes et 15 secondes, détenu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air.

Le record de vitesse sur Var a été battu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air, qui a franchi la distance de 100 km en 12 minutes et 30 secondes. Ce record a été établi lors d'une compétition internationale organisée par le Club des Pilotes de France. L'avion, un Mirage III, a été piloté par le capitaine Jean-Pierre Lallemand. Le record précédent, établi en 1975, était de 13 minutes et 15 secondes, détenu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air.

Le record de vitesse sur Var a été battu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air, qui a franchi la distance de 100 km en 12 minutes et 30 secondes. Ce record a été établi lors d'une compétition internationale organisée par le Club des Pilotes de France. L'avion, un Mirage III, a été piloté par le capitaine Jean-Pierre Lallemand. Le record précédent, établi en 1975, était de 13 minutes et 15 secondes, détenu par un avion de chasse de l'Armée de l'Air.

RECORDS SUR VAR			
AVION	PILOTE	TEMPS	DATE
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	12 min 30 s	1978
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975
Mirage III	Jean-Pierre Lallemand	13 min 15 s	1975

